Après la lecture de l'article parut dans le journal L'Alsace du 03 avril 2007, Madame Maria Gié -née Meyer- a fait parvenir à Louis Robischung une lettre résumant ce qu'elle avait vécu entre 1944 et 1945. Née en 1924, dans le cadre du RAD, elle avait été recrutée dans l'usine Daimler-Benz de Colmar. Madame Gié résidant de nos jours dans l'Yonne nous décidons de lui rendre visite 21 juillet 2007.

** Madame Maria Gié **

Dixième récit, Madame Maria Gié nous raconte :

Madame Maria Gié
-née Meyer- à 20 ans

« Nous étions cinq enfants : Paul né en 1916, René né en 1918, Berthe née en 1920, Maria née en 1924, et Armand né en 1929. En 1940 j'avais 16 ans et je vivais chez mes parents à Colmar ; enroulée dans le RAD, en 1944 je travaillais dans l'usine Daimler-Benz de Colmar. René était parti dès 1938 et se trouvait à Djibouti dans l'armée française, notre frère ainé Paul était un Malgré-nous enrôlé de force dans la Wehrmacht, il trouva la mort début juillet 1944 probablement sur le front russe. Nous vivions avec nos parents, notre mère Marie était née en 1891, notre père Jean en 1887, il travaillait à Logelbach dans une filature. Durant la période d'occupation allemande il n'a pas été affecté dans une usine d'armement, mais à la mi 44 les autorités nazies l'ont envoyé à Mulhouse afin de participer à la réalisation de tranchées anti-chars devant retarder l'avance des troupes américaines.

Début juillet 1944 les autorités militaires allemandes annoncèrent le décès de Paul à nos parents, notre mère commanda une messe en sa mémoire, elle me demanda d'y assister et pour cela je devais obtenir une autorisation d'absence. Mon chef d'atelier me refusa cette autorisation en prétextant que je devais être fière d'avoir un frère mort pour le Reich. Je demandai donc cette journée spéciale de repos au directeur de l'usine qui me l'accorda, je pus assister à la messe. Le lendemain matin les SS m'attendaient à l'usine et sous le prétexte d'absence irrégulière, ils m'internèrent au camp d'Urbès afin de travailler dans le tunnel, nous étions le 15 ou 16 juillet 1944.

Les travailleurs alsaciens punis, dont je faisais partie, étaient *'logés'* la nuit à l'extérieur du camp, des camions bâchés nous emmenaient le soir à Saint Amarin dans un hôtel réquisitionné où nous étions parqués par dix ou douze dans chaque chambrée. Dans ses conditions de vie, la promiscuité était importante, nous dormions à même le sol les uns contre les autres et n'avions aucune possibilité d'effectuer notre toilette. Le matin les mêmes camions bâchés que la veille nous ramenaient au tunnel, ils nous déposaient à l'entrée de l'usine souterraine, nous rentrions immédiatement pour nous installer à nos postes de travail, l'usine fonctionnait déjà avec les déportés qui se situaient plus profond sous terre. Je n'ai

jamais vu le fond du tunnel, car nous étions installés juste après les bureaux et premiers bâtiments construits près de l'ouverture à l'intérieur. Toutes les positions de travail se situaient sur le côté gauche -en pénétrant dans l'usine-, le côté droit était réservé aux déplacements du matériel, des machines, des SS accompagnés de leurs chiens. Nous n'avions aucun contact avec les autres travailleurs ou déportés séjournant dans le tunnel. Le premier jour de notre affectation j'ai vu un jeune déporté d'une quinzaine d'années gisant à moins de dix mètres de mon poste de travail, il avait eu le bras arraché par une machine, les SS le laissaient là sans soins, sans nourriture. Contrairement aux déportés nous recevions un semblant de repas le midi, la souffrance et la solitude de cet adolescent me touchait, je me suis arrangée pour lui laisser à portée de main quelques morceaux de nourriture qu'il devait manger car tout disparaissait. Après cinq jours le jeune déporté avait disparu, je réussis à savoir qu'il était mort durant la nuit. Je me souviens aussi d'un autre fait, un jour un homme s'était échappé, les SS punirent la totalité du bloc, ses compagnons durent marcher et tourner en rond devant l'entrée du tunnel plusieurs nuits de suite. Ce sont là les deux seuls souvenirs que j'ai des déportés détenus au camp d'Urbès.

Dans le tunnel régnait en permanence un bruit assourdissant, nous n'avions pas le droit de parler entre nous, si un SS nous interpellait nous devions lui répondre uniquement en allemand sinon il s'ensuivait des réprimandes d'une forte violence. Je ne me souviens plus avec précision quel travail j'effectuais, je crois que j'assemblais des appareils de mesure pour avion ; nous étions assis à nos postes de travail avec en permanence le passage des SS dans l'allée se situant derrière nous. Les SS criaient pour se faire comprendre, ils se déplaçaient parfois avec des chiens. L'usine ne semblait pas en plein rendement, soit elle démarrait son exploitation, soit elle s'arrêtait, à cette date précise je ne pouvais pas savoir avec certitude ; j'avais remarqué que les SS n'étaient pas oppressants dans le travail qu'ils nous demandaient, ils semblaient avoir d'autres préoccupations. Le soir nous quittions l'usine avant les déportés et nous repartions dans les camions qui nous reprenaient à l'entrée du tunnel.

Un jour je me suis blessée à la jambe gauche, les conditions d'hygiène étant précaires, je n'arrivais pas à me soigner ni à me laver convenablement, une compagne de travail me dit un soir de retour dans notre chambrée que je ne pouvais pas rester ainsi, qu'il fallait me soigner et pour cela je devais m'évader. J'hésitais car je ne savais pas ce qui pouvait m'arriver ou arriver à ma famille, mais sous l'insistance de ma camarade je pris la décision de suivre son conseil, je m'évadai, quittai Saint Amarin en reprenant le train pour Colmar et rentrai chez mes parents. A l'arrivée ma mère fut impressionnée en voyant dans quel état de saleté je me trouvais, je pris immédiatement un bain, me changeais, elle put soigner ma jambe. Au petit matin les SS sont venus me récupérer et là je fus déportée en Allemagne. Durant cette déportation je fus affectée dans diverses usines à travers l'Allemagne. Je suis passée par Dresde le 13 février ; nous étions dans un train à la gare et avons entendu des bombardiers survoler la ville juste avant notre départ. »

Dresde après les bombardements des 13,14 et15 février 1945

Après tout un périple, Maria est revenue à Colmar le 26 ou 27 mai 1945 via Strasbourg où les autorités de la France libre voulaient la faire transiter par un camp de rapatriés, mais de passage dans la gare de Strasbourg elle remarqua un convoi en partance pour Colmar qu'elle prit sans autorisation spéciale et ainsi regagna le domicile de ses parents quelques jours plus tôt. Durant son absence, son beau-frère Justin, mari de Berthe, Malgré-nous avait déserté de la Wehrmacht, les SS l'avaient repris à son domicile et fusillé immédiatement sur place devant sa femme et ses deux enfants. Fin 1944 le père de Maria avait été recruté par les SS et affecté aux chantiers de fortifications de la ville de Belfort.

J'ai entendu parler du tunnel d'Urbès pour la première fois en 2003 ; depuis quelques années je travaillais sur la généalogie de ma famille alsacienne et ces travaux m'amenèrent à m'intéresser à la vie de mes aînés, je me suis donc tourné vers la branche de ma famille maternelle issue de la vallée de Saint Amarin. Ainsi pour la première fois, Maurice Robichon né en 1930 (petit fils de François-Antoine Robichon instituteur écrivain francophone en Alsace allemande entre 1872 et 1914 à Wesserling) me raconta son enfance dans la vallée et en particulier la période 1939/1945. Maurice est né dans une famille française où depuis 1872 il était interdit de parler alsacien et allemand.

Parmi les récits collectés les deux premiers présentent la vie des Alsaciens sous l'occupation allemande, le premier est celui de Monsieur Maurice Robichon, il avait 9 ans en 1939 ; le deuxième est celui de Monsieur Julien Haas plus âgé, il avait 14 ans en 1939.

** Monsieur Maurice Robichon **

Voici le premier récit de ce document, récit de vie d'un enfant de la vallée, en 1939 Maurice avait 9 ans, il se souvient et nous raconte :

Livre de lecture utilisé en Alsace entre 1940 et 1944

Diplôme de fin d'études primaires

« Lors de l'invasion allemande nous n'avons pas entendu un seul coup de feu. Les troupes françaises avaient évacué la vallée, et à l'arrivée des Allemands nous avons passé une seule nuit dans une cave voisine qui servait d'abri pour plusieurs familles du quartier. Je vois encore ces bottes apparaître dans l'escalier descendant dans la cave où nous étions réfugiés, bottes surmontées de l'uniforme *'feldgrau'*, le fusil pointé sur nous, le tout couronné par cet horrible casque de la *'Wehrmacht'*. Le lendemain nous avons pu regagner nos maisons respectives, la mort dans l'âme : l'occupation allemande venait de commencer. Suivit une période un peu chaotique, où l'école continua à fonctionner avec les maîtres locaux, tant bien que mal, sans doute sous la responsabilité des communes. Mais dès l'automne 1940, l'administration allemande mit en place des maîtres de la langue germanique. Les maîtres locaux furent expulsés vers la France, soit envoyés en recyclage de l'autre côté du Rhin. Le Reich germanisa au plus vite l'Alsace annexée, en éradiquant complètement la langue française. Parler français devenait un délit passible de plusieurs mois d'incarcération au camp de Schirmeck, spécialement installé à cet effet. Période vraiment pénible où il a fallu apprendre par cœur le *'Deutschland*

über alles' (hymne national) ainsi que le *'Horst-Wessel-Lied'* (chant du parti nazi) sans y comprendre un traître mot. Je n'avais même pas la ressource du dialecte alsacien que nous n'utilisions pas dans notre famille, contrairement à ce qui se pratiquait dans la plupart des familles du village. Les patronymes furent germanisés, ainsi Maurice Robichon devint Moritz Robischung, les murs de nos villages se couvrirent d'affiches représentant un balai qui envoyait à la poubelle maints objets tels que drapeaux français, cocardes, livres, bérets etc, avec l'injonction : *'Raus mit dem welchen Plunder !'* (Dehors le fatras français !). A l'automne 1941 on m'envoya à la *'Hauptschule'*, sorte de cours complémentaire. La classe commençait à 8h00 par des incantations telles que *'An unseren Führer der Führer des grossdeutchen Reichs ! ...'* (A notre führer, le führer du grand Reich allemand, victoire ! …) Nous répondions en criant trois fois *'Heil !'* (Vive !) le tout accompagné du salut hitlérien, bras tendu… A la *'Hauptschule'* la propagande nazie allait bon train, le seul document qui me reste est un cahier de rédactions. Au début les sujets étaient anodins comme *'Le chemin de l'école'* par exemple, mais plus tard il y eut *'l'appel du sang'* où il fallait faire l'apologie des SS, ou bien *'Comment se camoufle le juif'*…

Nous étions trois enfants vivant avec notre mère veuve depuis mars 1931. En 1941 notre sœur aînée Yvonne, qui avait 26 ans à cette date, fut expulsée d'Alsace avec ses deux filles, Madeleine et Suzanne, le 16 juillet 1941 notre mère décéda à l'âge de 46 ans, mon frère aîné Marcel et moi nous retrouvions maintenant chez une de nos tantes, Anna. Marcel âgé de 17 ans en 1942, prit la décision de passer la frontière du côté du Rouge Gazon, et ensuite de traverser la zone occupée jusque vers Lyon.

La vie quotidienne était marquée, au moins dans ma famille, par une sorte de dédoublement des personnalités. A la maison, en cachette, on entretenait la culture française de toutes les façons possibles, en parlant et en lisant le français, en écoutant la radio de la Suisse romande, jusqu'à la confiscation de tous les postes de radio par les autorités. Dans la rue et à l'école on devenait allemand, ou du moins on faisait semblant, en composant un personnage virtuel. Il faut reconnaître cependant que certaines familles éprouvaient quelque sympathie pour le régime nazi, ses capacités d'organisation et d'ordre. On ignorait alors plus ou moins les horreurs dont il était coupable.

En juin 1944 nous apprîmes la grande nouvelle du débarquement allié en Normandie. Un espoir immense nous submergea, alimentant la certitude d'un effondrement prochain de l'empire nazi. Les semaines nous paraissaient longues à guetter jour après jour les progrès des alliés. L'été se passa dans une attente fébrile jusqu'au jour où, début septembre, tous les hommes de 14 à 60 ans furent enrôlés dans la *'Volkswehr'* (défense populaire). Je reçus donc, comme mes camarades du même âge (14 ans !) ma feuille de route pour me rendre à Uffhotz, où nous devions subir une formation militaire accélérée de 5 semaines. La veille de ce départ, convocation pour une visite médicale où nous étions tous munis de certificats plus ou moins de complaisance fournis par le médecin de famille. L'officier qui nous reçut ignora superbement ces certificats et déclara à chacun d'entre nous : *'Morgen um 8 Uhr stehst du hier'* (demain à 8h00 tu seras présent ici), cela se passait à Thann. J'ai passé une très mauvaise nuit et au petit matin nous nous sommes présentés à la gare avec chacun un balluchon : plus de train ! Les alliés avaient eu l'idée géniale de bombarder la gare de Mulhouse pendant la nuit… Quel bonheur de se retrouver à la maison. La débâcle se précisait.

Au lieu de nous renvoyer à l'école on nous embaucha pour creuser d'immenses fossés antichars qui barraient la vallée au niveau de Wesserling. Cela dura des semaines. Nous travaillions aussi mollement que possible et de toute façon personne ne croyait à l'efficacité de ces tranchées. Début décembre 1944 les alliés, avec la première armée française, avaient atteint la trouée de Belfort et le sud de l'Alsace. La vallée se trouvait ainsi sur le front, car les allemands résistaient sur les crêtes du Grand Ballon pendant que les alliés piétinaient sur les crêtes du Ballon d'Alsace. Cette situation dura presque deux mois, pendant lesquels nous passions de temps en temps la nuit à la cave, lorsque les tirs de mortier ou de mitrailleuse étaient trop menaçants. Fin décembre 1944 nous avons vu arriver enfin nos libérateurs. Il s'agissait d'un bataillon de Marocains accueillis à bras ouverts. Quelle joie de parler à nouveau librement le français ! Une vie nouvelle commençait. »

Durant ce travail d'écoute, Monsieur Maurice Robichon me parla du tunnel d'Urbès transformé en usine souterraine dans laquelle les nazis devaient produire des moteurs d'avions, mais il n'en savait pas plus. Il n'avait aucun souvenir personnel de ce tunnel, bien sûr depuis la fin de la guerre il avait entendu parler des déportés ayant travaillé dans ce chantier puis dans cette usine, mais il ne les avait jamais vus, ni entendus. C'est ainsi que je venais d'entendre parler du camp d'Urbès, du chantier et du tunnel pour la première fois.

Octobre 2009, Monsieur Maurice Robichon me contacte pour m'informer qu'il venait de retrouver un de ses cahiers d'écolier qu'il utilisait en 1944 ; il s'agit d'un journal de vie 'Blick in die Welt' -Regard sur le monde- que les enfants rédigeaient sous le contrôle du maître d'école. Le 13 octobre Maurice Robichon me fait parvenir des extraits de ce cahier, les voici :

27/03/1944 *Vendredi dernier sont arrivés à Urbès des détenus du camp de concentration de Dachau.*

18/04/1944 *40 ouvriers et ouvrières de Frankfurt sont à Wesserling. Ne pas laisser de nuit du linge ou des habits sur les étendages ! Bien fermer les maisons ! Toute aide à l'évasion est punie de mort !*

15/06/1944 *Une épidémie s'est déclarée à Urbès chez les prisonniers russes. Les écoles de Fellering, Urbès et Husseren ont été fermées et les services religieux ont été interrompus. La vermine transmet des maladies contagieuses. Nos soldats venant en permission depuis le front Est doivent être décontaminés - littéralement 'épouillés' dans le texte-. Le gouvernement bolchevique a de l'argent pour l'armement, mais pas pour les installations sanitaires.*

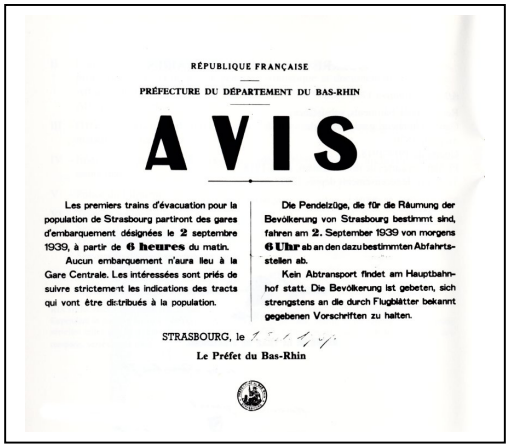
17/07/1944 *Ces derniers temps toutes les chambres libres ont été réquisitionnées pour héberger les travailleurs d'Urbès. Tous les jours des camions chargés de machines traversent la vallée. Celui qui trahit la situation et la production des usines d'armement risque les peines les plus graves.*

** Monsieur Julien Haas **

Après notre rencontre du 17 avril 2007, Monsieur Julien Haas décida de rédiger le récit de sa vie entre 1939 et 1945. En deuxième texte voici des extraits de ce récit :

« Rappels de mémoire, période 1939 – 1945, vécue à Wesserling.

La 'Guerre'. Le jour de la déclaration de guerre le groupe d'adolescents de Wesserling a déambulé le long de la Nationale en chantant des chants patriotiques ; nous suivions avec enthousiasme Raymond Gully, notre aîné, élève instituteur *(né en 1919)*.



RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

PRÉFECTURE DU DÉPARTEMENT DU BAS-RHIN

AVIS

Les premiers trains d'évacuation pour la population de Strasbourg partiront des gares d'embarquement désignées le 2 septembre 1939, à partir de **6 heures** du matin.

Aucun embarquement n'aura lieu à la Gare Centrale. Les intéressées sont priés de suivre strictement les indications des tracts qui vont être distribués à la population.

Die Pendelzüge, die für die Räumung der Bevölkerung von Strasbourg bestimmt sind, fahren am 2. September 1939 von morgens **6 Uhr** ab an den dazu bestimmten Abfahrtsstellen ab.

Kein Abtransport findet am Hauptbahnhof statt. Die Bevölkerung ist gebeten, sich strengstens an die durch Flugblätter bekannt gegebenen Vorschriften zu halten.

STRASBOURG, le

Le Préfet du Bas-Rhin

En début de guerre, Strasbourg, les villes et villages en bordure de la frontière allemande du Palatinat et du Rhin furent évacués ; leurs habitants devaient quitter les lieux pour une destination personnelle ou être transportés par l'administration vers le sud-ouest de la France. Beaucoup de familles quittèrent aussi par mesure de précaution leurs habitations de la plaine, de Mulhouse en particulier, pour s'établir pour un temps dans notre vallée selon leurs possessions ou leurs facilités ici ; tous nos villages eurent un afflux de population. Le Gouvernement ordonna que tous les hommes de 17 à 40 ans encore dans leurs foyers devaient quitter la zone et se replier vers les départements du sud de la France ; ce fut le cas de mon frère aîné, Pierre, qui avait 17 ans.

L'armée allemande avançait aussi en Alsace après avoir percé la Ligne Maginot à hauteur de Neuf-Brisach ; elle était annoncée à la sortie de la vallée, et au cours d'un jour relativement calme, les troupes françaises s'étant retirées, dans le vide d'un no man's land, la population des villages d'alentour déferla sur le magasin qui, a l'entrée du parc, à gauche vers le temple, abritait un grand stock de produits alimentaires de l'armée, et le pilla ; ce fut la foule débridée, âpre au butin, violente, hurlante, batailleuse pour en prendre le plus, …des hommes, des femmes, des adultes, des pères de famille avec leur progéniture, des adolescents et des vieux, … ; à pied avec leurs cabas, avec des charrettes à bras, avec des chevaux et des voitures paysannes à quatre roues, ils étaient tous là de Husseren, de Ranspach, de Fellering, de Mollau, peut-être de plus loin, à se battre pour des colis, des sacs, des fûts et des barriques, des bonbonnes, de farine, de riz, de vin, d'huile, de légumes secs, de toutes sortes d'aliments dont il présumaient pouvoir manquer et qui ne coûtaient rien ; un vrai pillage qui ne put être endigué malgré les efforts de mon père et de M. Braegger qui cherchèrent à y mettre un peu d'ordre en vain ; …il n'y eut pas de blessé, …cela étonna tout le monde tellement ce fut violent par moments.

L'occupation, la vie dut reprendre ; elle fut difficile, pénible, douloureuse pendant des années. Au village, dès les premières semaines après la défaite des actes de non-soumission ont été faits ; dans la jeunesse l'occupation étrangère, allemande, ne fut pas supportée ; nous étions 'Français', le désastre ne sera que passager, bientôt nous serons de nouveau 'libres citoyens français', ceci était notre conviction, pour cela nous militerons !… Monsieur Roset, notre très respecté Directeur d'Ecole, qui était aussi le Secrétaire de Mairie, dut quitter fonctions et lieux rapidement pour se réfugier au-delà des Vosges ; avant son départ il distribua les livres de la bibliothèque scolaire et d'autres instruments de l'administration municipale à d'anciens élèves, en premier lieu à des garçons de 18-20 ans encore ou à nouveau présents. Ainsi Pierre Welcker (né en 1920) se vit en possession du cachet officiel (sceau) de la commune et d'un lot de cartes d'identité vierges ; étant jeune graveur à l'usine il sut utiliser rapidement ces articles à bon escient ; il noya l'inscription 'Husseren-Wesserling' du cachet dans un petit flot de plomb et y grava une nouvelle inscription 'Ramonchamp', le nom d'une commune proche des Vosges ; ainsi j'obtins personnellement assez vite une carte d'identité avec ma photo au nom de *'Pierre Chauvelin, né en juillet 1924 à Ramonchamp, Vosges, domicilié en 1940 dans cette commune'* ; cette carte je l'ai bien conservée, cachée, en accord avec mes parents, je n'ai jamais dû l'utiliser. L'enseignement en allemand fut pénible, quelques anciens professeurs alsaciens, mais de nombreux Allemands, nazis militants venant pour la plupart du Pays de Bade proche ; français comme langue étrangère, ...et le pilonnage idéologique permanent, …fortes tensions dans les classes, entre enseignants et élèves, entre élèves eux-mêmes, suspicion, méfiance. ...Faute de moyens de communication, ou trop chers, nous allions journellement à Thann sur deux vieilles bicyclettes ; c'était très dur par mauvais temps, nous n'avions que de petits casse-croûtes pour midi, ...des chutes de neige effroyables me sont restées en mémoire ; Pierre dut abandonner vers Noël, pas assez athlétique, pas assez entraîné ; moi, j'ai abandonné en février, dégoûté par l'enseignement, épuisé physiquement ; les parents ont compris, et nous voilà trois grands garçons à la maison, deux ne sachant que faire, le troisième encore en primaire jusqu'à l'été. Dés la fin de l'été les Allemands lancèrent les opérations d'expulsion de certaines populations ; de nombreuses familles de la vallée et de Wesserling le furent ; parmi nos voisins proches probablement près d'une dizaine de familles en furent l'objet ; les occupants procédèrent par vagues successives : d'abord les juifs, ensuite les non originaires d'Alsace francophones, ensuite les anciens engagés volontaires dans l'armée française, les personnes estimées francophiles notoires, enfin les indésirables aux yeux de l'appareil nazi ; les premières expulsions se firent vers la vieille France, puis il y en eut vers l'Allemagne profonde. Ces opérations se faisaient selon un schéma que nous avons appris à connaître : des véhicules de la 'Gestapo' *('Geheime Staats-Polizei'*, police politique secrète de la SS et de l'Etat nazi) remontaient la vallée, quelques Mercedes noires suivies de camions spécialisés, genre de bus sommaires bâchés, d'un vert sombre, pouvant recevoir chacun une vingtaine de personnes ; ces convois s'arrêtaient devant une maison, les policiers en civil et quelque SS armés en sautaient, tapaient violemment contre une porte en criant, se précipitaient à l'intérieur du logement hurlant l'arrestation, donnant un quart d'heure aux présents pour réunir quelques affaires, une petite valise, un

Un des véhicules de la Gestapo

carton ou un cabas chacun, visitaient brutalement tous les lieux, menaient sous armes et menaces le groupe familial vers un camion sans aucune autre explication, dispersaient les badauds, mettaient sous scellés les logements, et partaient avec grand bruit, soit vers d'autres maisons et arrestations, soit vers St.André/Cernay, au Camp SS ouvert fin août ; j'ai vu partir ainsi des vieillards, des femmes seules avec leurs jeunes enfants les pères n'étant pas encore revenus de l'armée, probablement prisonniers, des familles complètes autour des deux parents… La menace régnait partout… la dictature de terreur s'installait, implacable… ; certains expulsés ont pu revenir après la guerre ; d'autres y sont morts, des juifs dans les camps (la famille Schick et leurs deux filles, nos camarades de classe, Gertrude et Nathalie) d'autres en Allemagne sous les bombardements (la famille d'Emile Ehlinger).

1941, une nouvelle vie contrainte. Le 'Reich' et surtout le parti nazi, la 'NSDAP' -National Sozialistische Deutsche Arbeiter Partei (Parti Ouvrier Allemand National-Socialiste)- installent durablement leurs pouvoirs sur la population par leur système totalitaire de contrôle permanent dans les quartiers et villages, nouveaux Maires désignés parmi les personnes estimées germanophiles, mais surtout '*Block* et *Ortsgruppen Leiter'* (responsables de quartier et de village du Parti, *commissaires politiques*) issus, parfois d'une immigration récente d'Allemands d'outre-Rhin ayant quelques attaches en Alsace, mais aussi de la population locale dont certains membres se sont reconnus militants ou sympathisants national-socialistes, il y en eut de vraiment dangereux ; et par ailleurs création systématique dans chaque commune de sections des organisations satellites du Parti, SA -SturmAteilung-, SS -SchutzStaffel-, NSKK -National Sozialistischer Kraftwagenführer Korps-, Bund-Deutscher-Frauen, HJ -Hitler Jugend-, BDM -Bund DeutscherMädchen-, et *'l'Opferring'* (sorte de racket politique par des cotisations obligatoires auxquelles personne ne pouvait échapper) ... ; les membres de ses organisations furent soit volontaires, assez peu nombreux, souvent plus ou moins contraints et forcés d'y paraître par de multiples et fort diverses menaces ou pressions exercées dans tous les secteurs de la vie, écoles, lieux de travail, commerces, associations, parfois dans les familles, …comme la pénurie générale d'approvisionnement se généralisa très vite, les possibilités de pression se multiplièrent et se diversifièrent ; le citoyen, la famille, se trouvèrent sans autonomie possible, le carcan ! Souvent, le dimanche matin, le parti sous la direction de Luttringer (Ranspach) faisait manœuvrer ses sections et organisations sur le terrain devant les bureaux de l'usine, obligation stricte à tout membre, volontaire ou pas, à être présent, cela criait, saluait, marchait au pas, déclamait des diatribes et discours, entendait des menaces, se tenait coi… docile, asservi, attendait… Nous étions deux ou trois à déambuler sur la place de la gare à hauteur de la halle aux bagages, tout était tranquille, adolescents nous bavardions, nous discutions ; j'étais coiffé de mon béret, seul couvre-chef que j'avais ; cris, le père Studer, habitant en face, Ortsgruppen-Leiter NSDAP de Fellering, se précipite sur nous, sur moi, vociférant, le port de cette 'Baskenmütze welsch' était strictement défendu, il me l'arrache de la tête, me gifle, piétine le béret, nous injurie, nous annonce le redressement, notre mise au pas forcé, nous quitte sous les menaces, … ; le 'fana' venait de nous découvrir son âme de violence,… nous savions maintenant que nous devions avoir peur, en permanence, …cette altercation n'a pas eu de suite visible, …anecdote dans un monde de dictature totalitaire. En avril, je passai, grâce aux informations de Philibert Butz, un petit concours d'admission comme apprenti commercial aux *'Elsässische-Kaliwerke'*, anciennes Mines Domaniales de Potasse d'Alsace sous séquestre allemand, à Mulhouse. Une vie nouvelle pour un jeune, assez dure parfois, mais passionnante ; aller et retour en train chaque jour, départ 6h10 le matin, retour 20h le soir, de longues journées, avec le repas en gamelle à réchauffer ; l'apprentissage de la vie dans le train ouvrier, le 'bolcheviki' du matin et du soir.

Entrée du Parc du Château de Wesserling
Document Patrice Tschirret

La Waffen-SS installa à Wesserling, dans parc et château, un établissement de soins et d'hébergement pour ses soldats blessés convalescents en réadaptation, *'Genesungs-Kompanie'* ; le parc, quoique pour partie habité par des familles civiles prit l'allure d'une caserne avec guérites, drapeaux, poste de garde et sentinelles en permanence, jour et nuit à la Porte dorée, cérémonies aux couleurs matins et soirs, contrôles d'identité assez fréquents même pour les résidants civils ; situation lourde et pénible, la permanence de la menace et du danger, renforcée par la présence à la gare du contrôle SS de tous les départs et arrivées en train ; à la porte d'accès aux quais nous devions chaque fois passer entre deux ou quatre soldats et un gradé, casqués et en armes qui contrôlaient tous les militaires systématiquement et, en plus, tous ceux qu'ils voulaient selon leurs intuitions ou leurs ordres ; ...Ah ! ce sentiment de la prison généralisée, qu'il était impossible de quitter !… et cela se perpétua ainsi jusqu'à l'automne 1944.

Le 16 août au soir je suis gravement blessé au pied droit, cou-de-pied tranché par une faux, importante intervention d'urgence, hôpital d'Oderen puis celui de Thann, six semaines d'hospitalisation, le pied sauvé, réapprentissage de la marche, béquilles deux/trois mois, reprise du travail à Mulhouse fin octobre, puis pendant plus d'un an, soins de la plaie par visite au médecin hebdomadairement, …à seize ans, cela dresse… !…

Selon les vœux de Pierre, mon aîné, les parents décidèrent en plein accord avec lui de le soustraire au système allemand ; en septembre, j'étais encore à la maison avec mon énorme plâtre, maman alla avec lui à Masevaux, chez Grand'mère, où elle lui fit passer la frontière vers Rougemont le Château par le val du 'Grammbaechla' ; il se réfugia immédiatement chez les coussins Ehret, boulangers à Rougemont, qui l'aidèrent à continuer vers le sud ; les adieux d'avec mon 'grand frère', un moment très difficile… ; après un passage à Lyon, Pierre put intégrer comme il le souhaitait le Grand Séminaire de Strasbourg replié à Clermont-Ferrand, où il continua ses études ; … puis fut broyé par la guerre ! Pendant des mois nous ne pûmes avoir de nouvelles de lui.

1942, Pierre était loin, René et Papa travaillaient localement, moi j'allais à Mulhouse tous les jours ; l'environnement de vie était oppressant ; nous continuions… La propagande nazie nous blessait ; il était nécessaire de faire quelque chose, fût-ce ridicule, dérisoire, décalé par rapport aux risques à courir ; ainsi avec deux amis nous fîmes des tracts anti-nazis ; je lisais 'Mein Kampf' le livre programmatique de Hitler, j'en relevais de petits passages et en une vingtaine de phrases j'essayais d'en démontrer leur non-sens, leur danger, notre opposition aux conceptions affirmées ; Marcel Robichon les relisait avec moi, nous les mettions au point ; Dilette Spony les tapait à la machine en une quinzaine d'exemplaires au plus, avec la signature 'Trois jeunes Alsaciens résistants' ; chacun des trois en distribuait ou en laissait traîner quelques-uns ; des gens en trouvaient sur le trottoir devant leur maison, derrière leur persienne en ouvrant la fenêtre le matin, sur le banc d'un train en y montant, dans un classeur à Mulhouse, Thann ou Wesserling où les employés d'une entreprise cherchaient

une pièce administrative,… ; c'était passionnant, grisant, quelques personnes en parlèrent ; nous en avons faits peut-être une dizaine ; cela n'a pas eu de conséquences.

De plus en plus d'Alsaciens s'évadèrent vers la zone libre de la France pour échapper à la conscription allemande ; André Spony était à Mulhouse dans un réseau facilitant les évasions, celui de M. Feldmann d'Illfurth organisant les départs vers la Suisse ; comme les familles des évadés risquaient la déportation vers l'Allemagne en cas de connivence, les jeunes partants rédigeaient des lettres à leurs parents pour leur demander pardon de les abandonner et de les exposer à des représailles ; André Spony les recevait en paquets de dix à vingt à Mulhouse, les amenait au train, me les confiait pour les mettre dans la boîte aux lettres de la poste de Wesserling devant laquelle je passais naturellement en rentrant chez moi, ce fut souvent dans la nuit sombre, toujours après vérification que je n'étais pas vu ; le surlendemain il y avait effervescence de police dans nos villages dont me parlaient mes parents le soir,… sans plus ! là aussi, souvent la peur, profonde, quand je passais entre les SS de contrôle du guichet de la gare et le poste de garde à l'entrée du parc, les missives sous la gamelle dans ma sacoche ; la peur fut longtemps notre compagne, nous l'assumions tant bien que mal.

Au cours de cette longue occupation, de temps à autres, à certaines occasions, fêtes françaises ou victoires alliées à travers le monde, des drapeaux bleu-blanc-rouge se trouvaient au matin sur des arbres le long de routes ; j'en ai moi-même hissé deux, avec mon frère René et Jean Gully ; l'un à Husseren rue de la Gare, sur un pommier, l'autre sur la route de Bussang, sur un peuplier ; l'étoffe munie de rubans d'attache soigneusement roulée autour de la poitrine sous la chemise on allait dans la nuit, un peu de guet, grimpette en vue d'une branche bien placée, des nœuds, glissade ou saut, la promenade par raccourcis et détours continuait ; nous n'étions pas les seuls à faire ces provocations, des drapeaux sont apparus sans que nous sachions d'où ils provenaient, nous ne l'avons jamais appris.

L'Allemagne nazie organisa la conscription des jeunes Alsaciens et Mosellans pour fournir ses armées ; de nombreux conseils de révision eurent lieu à St.Amarin, je dus m'y soumettre trois ou quatre fois mais restai inapte du fait de ma blessure ; les hommes de 19 à 35 ans étaient concernés dans un premier temps, mais dès 1943 les garçons de 17 ans furent enrôlés, sans parler des plus jeunes et des filles qui durent partir au 'Arbeitsdienst' (régiments de travail obligatoire) ou comme 'Flackhelfer', 15 ans, (aides de défense anti-aérienne). A la gare de Wesserling le départ du premier train spécial d'incorporation des recrues forcées sous garde militaire, se transforma en manifestation francophile de protestation ; une Marseillaise jaillit, elle embrasa tout le train, des centaines de jeunes à toutes les fenêtres de tous les wagons l'entonnèrent avec ferveur, ils ne voulaient pas être soldats allemands ; au moment où le convoi s'ébranla un drapeau tricolore se déploya sur un arbre du Malakoff au-dessus de la gare, aux cris de 'Vive la France' du train ; je crois que c'est Jean Gully qui l'a hissé, il dut partir plus tard ne pouvant mettre par son évasion sa mère veuve et ses sœurs en danger extrême, il ne revint pas, succomba sur le front russe. Les convois de départ des jeunes vers les armées se répétèrent, il y en eut tous les quelques mois, ils donnèrent à chaque fois lieu à des manifestations francophiles spontanées.

Je crois que ce fut en septembre que nous avons reçu une carte de Pierre du 'Camp de Schirmeck' nous informant qu'il était maintenant interné là ; la carte administrative qui ne permettait que de savoir qu'il était en vie et pouvait signer ; nous avons pu lui écrire, avec quelque espoir au cœur, et l'attente continua… Quand, au début décembre, un message transmis par téléphone à mes parents (je ne sus jamais comment,…) leur dit que leur fils serait le lendemain incorporé à la 'Wehrmacht', que s'ils voulaient le voir ils devraient être assez tôt

le matin à Saverne au Château Rohan, que pour cela il fallait prendre le train à Wesserling à cinq heures du matin, telle correspondance à Mulhouse, puis un arrêt à Strasbourg au cours duquel ils pourraient aller à un restaurant voisin où ils trouveraient un paquet de ravitaillement pour leur fils pour enfin prendre un autre train pour Saverne où ils arriveraient à telle heure ; en rentrant de Mulhouse le soir j'appris cela,… Le lendemain mes parents partirent, tout se passa comme indiqué ; au 'Château Rohan' ils demandèrent à une sentinelle de voir Pierre en le décrivant, *'ach, ja ! der grosse mit der Glatze'* (oui, le grand à la tête rasée) leur indiquant qu'il y avait déjà là un paquet de sandwichs pour lui ; papa et maman purent voir Pierre seul environ une demi-heure, il leur apprit qu'il avait été arrêté sur la ligne de démarcation à Champagnolles (Jura), jugé par le Tribunal Militaire de Besançon, condamné à mort et plus tard gracié pour être transféré en Alsace, d'abord à la Gestapo à Mulhouse où il resta plusieurs semaines sans que personne n'en sache rien et in fine interné au 'Camp de Schirmeck', d'où il a pu nous écrire ; Pierre partit pour un régiment d'artillerie à Ansbach en Bavière ; les parents rentrèrent à Wesserling dans la soirée, où je les attendais pour savoir ;… baisse de tension, une rémission, un enfant vivant, d'autres dangers à venir, oui,… mais pour plus tard… ; un peu quelque chose de gagné…

1943, en automne, René mon frère cadet fut incorporé ; les familles des partants constatèrent que le train était gardé par des 'Waffen SS', pas par la troupe ordinaire ; travaillant à Mulhouse je rejoignis la gare pour accompagner René à son départ, je pus le rejoindre, me couler dans le groupe partant sévèrement encadré par la 'SS' ; grande salle réunissant des centaines de jeunes de tout le Haut-Rhin, allocutions et diatribes politiques d'officiers supérieurs 'SS', menaces disciplinaires, et soudain une explosion de 'Vive La France', de 'Marseillaise', et des centaines d'assiettes blanches prises sur les tables volèrent vers les orateurs, éclatant contre plafond et murs, un début d'émeute,… ; la troupe 'SS' très nombreuse, armée, quadrillant brutalement la salle en hurlant, coups et invectives, un semblant d'ordre rétabli,… l'évacuation sous fortes escortes vers le train du quai 1, l'embarquement compartiment par compartiment ; je fus avec mon frère jusqu'à la porte du wagon, faillis être embarqué mais criant et argumentant un sous-officier me laissa partir, hasard ou lassitude,… le convoi s'ébranla, la 'Marseillaise' jaillit encore une fois, et je vis mon frère à la fenêtre du wagon s'éloigner en agitant la main,… et je fus à partir de cet instant le seul garçon à la maison,… quelques mois plus tard le seul fils qui restait à mes parents !… la sale guerre !… Et le 11 novembre, le Bürgermeister chez mes parents leur annonçant la mort de Pierre en Ukraine, leur remettant la lettre officielle d'un médecin capitaine d'un hôpital de campagne relatant sommairement les conditions du décès de Pierre, obus déchirant le haut de la jambe, amputation d'urgence, mort des suites de l'opération le jour suivant, inhumation à Popelnastoye près du Dniepr, Ukraine… , et les condoléances de son encadrement ! René, informé dans son unité près de Königsberg, Prusse-Orientale, sollicita une permission pour venir voir ses parents ; elle lui fut refusée, un officier SS lui dit *'Ein Mann ist kein Verlusst…'* (un seul homme n'est pas une perte) !, et le renvoya à sa section. Dans une lettre il nous expliqua cela et nous dit sa douleur…

1944, en début d'année, ou peut-être vers le printemps René, né en 1926, incorporé de force comme tous les Alsaciens de sa classe dans la Waffen SS tandis que les autres l'étaient dans la Wehrmacht, fut, dans la Division 'Das Reich' où il était affecté dans une unité de chars, transféré de Prusse en Aquitaine où il stationna pendant deux/trois mois ; de là nous avons reçu du courrier de sa part… mon frère Waffen SS en France, exposé à tous les dangers, très jeune, sans possibilité de contacts extérieurs, l'adolescent patriote français enfermé dans un destin qui ne pouvait qu'engendrer la peur de l'avenir… !

Le 14 juillet le malheur absolu s'abattit sur la famille ; le 'Bürgermeister' vint remettre à mes parents l'annonce officielle du décès de René en Normandie, dans son unité de chars, tué par un éclat de bombe dans la nuque au repos sous un arbre, ceci près d'une localité appelée 'Monts', non loin de Bayeux... Je trouvai le soir en rentrant de Mulhouse mes parents foudroyés, anéantis, ne pouvant qu'avec une extrême peine m'annoncer cette mort, n'ayant quasiment plus la force d'exprimer le malheur,… ils viennent de perdre leur deuxième fils, on leur a pris leur deuxième enfant, René ne rentrera plus jamais à la maison, ils ne le verront plus jamais, lui non plus. La détresse immense, inéluctable, sans possibilité de recours, nous brûla tous trois, nous marqua pour des années, ne disparut jamais entièrement chez mes parents jusqu'à leur propre mort. Ainsi nous allâmes vers la fin de la guerre, souhaitée, mais qui ne sera jamais pour nous qu'une paix de deuil.

En début d'automne nouveau conseil de révision ; je suis déclaré apte pour l'armée allemande ; et de nouveau l'attente anxieuse ; m'appelleront-ils ? quand ?… ; Paris était libéré, les armées alliées avançaient vers l'est, seront-elles ici avant qu'on ne m'appelle ?, que faire ?, attendre… Je reçus un *'Stellungs-befehl'*, (l'ordre d'incorporation) en octobre, je devais me présenter dans quelques jours ; les parents contactèrent M. Armbruster et le Dr. Federlin, en commun nous décidâmes que je ne partirai pas ; le pharmacien et le médecin ensemble allaient me rendre malade et attesteront de mon incapacité physique de quitter le lit,… ; cela fut fait, sous surveillance on me fit fumer un gros cigare précédemment imbibé d'acide citrique et séché, puis je dus sans autre nourriture pendant deux jours ne manger que des tranches de lard fumé enrobées de sucre ; ainsi une sérieuse et très réelle jaunisse me procura des jours de fièvre et de vomissements avec une peau et des yeux couleur de bile, …vraiment pas drôle, mais nécessaire ; au plus fort des symptômes, muni des attestations médicales, Papa alla en vélo à Thann à la 'Kommandatur' présenter et plaider mon cas ; un chef, un 'Major' âgé le reçut, l'écouta, examina les documents, et déclara, l'air très las : *'Ja ! wenn es Dr. Federlin recht ist, ist es mir auch recht, der Junge bleibt zu Hause ! ich fahre Morgen für die Ostfront, auf Befehl !'* (oui ! si cela paraît juste au Dr. Federlin, cela est aussi juste pour moi, le jeune reste à la maison ! moi, je pars demain pour le front de l'est, sur ordre !) ; il annula la convocation, donna les papiers adéquats à Papa, lui souhaitant un peu de chance ; celui-ci pédala quelque peu soulagé jusqu'à Wesserling ; je me remis en deux/trois semaines, puis repris le travail à Mulhouse. Un camarade du village, Paul Diemunsch, qui était convoqué dans le même contingent que moi dut partir, il ne revint pas,… disparu à jamais comme tant d'autres. André Spony à Husseren, Paul Walch à Fellering, et quelques autres hommes…, avaient été arrêtés quelques semaines auparavant pour aide à l'évasion de prisonniers français interceptés dans le massif ; ils furent internés au Camp de Gaggenau, Bade, d'où ils ne revinrent que vers l'été 1945. Les mois d'octobre et de novembre furent chaotiques ; l'organisation allemande se démantela, sous la pénurie, les attaques aériennes, les avancées alliées,… ; les trains fréquemment mitraillés et bombardés par les 'mustangs, loockheed, spitfire,…' surgissant en tous points et à tous moments, ne tenaient plus aucun horaire, étaient bloqués fréquemment n'importe où ; les camions sur les routes dégagées étaient les cibles des mitrailleuses lourdes des avions d'attaque ; le déplacement sur Mulhouse devint une expédition journalière mouvementée et souvent bien risquée, marquée fréquemment par de longues marches à travers la ville ou le Nonnenbruch entre Lutterbach et Cernay. Les employés valides, hommes et femmes, des Mines furent affectés au creusement de tranchées antichars à la Mer-Rouge ; j'y ai travaillé plusieurs semaines, sans bien me fouler, dans une bonne ambiance alsacienne de chantier, où flottait un air d'espoir scandé par les attaques aériennes sur la Gare du Nord et le grondement sourd et lointain des échanges d'artillerie du front vers Belfort, …qui suscitaient commentaires, appréciations et prédictions, …nous

n'avions quasiment plus peur ! Le 21 novembre au matin, entre cinq et six heures, Papa remonta de l'usine pour m'annoncer que les Français avaient percé par Dannemerie jusqu'au Rhin (Rosenau) et qu'il vaudrait probablement mieux que je n'aille pas à Mulhouse ; il avait entendu un radiotélégraphiste allemand recevant l'information, la transmettre à un de ses supérieurs. Rapide évaluation commune et je pris néanmoins le train pour arriver aux bureaux des Mines en cours de matinée… ; là tout se confirma très vite et en fin de matinée nous sommes quelques-uns à assister, plutôt goguenards, à la fuite en catastrophe des principaux dirigeants nazis de la maison dans des autos escortées par des motards casqués et armés, dans un va-et-vient d'estafettes et de véhicules militaires. Je vis Xavier Trescher, mes chefs P. Schneider et E. Burglin, qui me conseillèrent de me sauver au plus vite pour rejoindre mes parents ; les canons légers tonnaient sur la hauteur du Rebberg quand je quittai à pied la cour du faubourg d'Altkirch, des groupes de fantassins allemands en déroute courraient, en fuite, … Et quand le soir je rentrai à la maison, de nouveau à pied, Maman tremblante m'admonesta : '…mais maintenant, Grand-dieu, tu n'iras plus à Mulhouse !'…, et je pus lui dire : 'oui, Maman, je n'irai plus au travail… les Français sont à Mulhouse !'. Elle m'embrassa en pleurant…

Fin 1944 ; début 1945, autour de nous ce furent des jours de chaos, de confusion ; l'effervescence partout, cela s'agitait de tous côtés, on ne savait ce qui se passait, des bruits, des évènements, des on-dits ; les SS semblaient plier bagages, un commandant de la Wehrmacht s'établit en face dans la barrette, il parlait un bon français et était affable ; sur le bas, autour des potagers et jusqu'aux bureaux de l'usine des unités militaires se relayaient ; un très grand dépôt d'obus était soigneusement rangé en grandes piles rectilignes au bas du talus sous les sapins où les unités combattantes se ravitaillaient ; le front paraissait se situer à la hauteur du Thillot, nous en entendions les duels d'artillerie ; une nuit une foule de réfugiés, probablement plus d'une centaine, hommes, femmes et enfants, venant à pied ou déversés par des camions militaires, furent sommairement hébergés dans des locaux de l'usine, des rescapés de l'incendie criminel de St.Dié, ils furent évacués le lendemain ou le surlendemain, vers où ??… ; un *'Hauptverbandsplatz'* (hôpital de campagne) était établi dans les environs,… Au cours d'une de ces journées, mon Père et moi accompagnèrent au cimetière, derrière une charrette attelée, le cercueil en planches brutes d'un soldat allemand tué, pour une sépulture à peu près digne. Des informations de toute nature circulaient, rien n'était vérifiable ; on raconta qu'un soldat aurait été fusillé une nuit contre le mur du cimetière condamné pour évasion par un Tribunal de Guerre, nous n'en surent jamais plus. J'aidai nos voisins à aménager et meubler leur cave en abri, pour eux et leur voisinage immédiat. Nous attendions…! Les derniers jours de novembre il n'y avait plus que quelques soldats allemands dans nos villages, les SS avaient quitté Wesserling. Les échos de la bataille se rapprochèrent, les 29 et 30 novembre l'une ou l'autre salves d'artillerie s'abattirent sur le Parc ; elles nous obligèrent à une ou deux nuits d'abri dans les caves de la barrette, mais elles ne firent pas grands dégâts.

Le Château de Wesserling et la Barrette
Document Patrice Tschirret

Début décembre il y eut quelques coups de canons, quelques échos de tirs d'infanterie ou de chars, quelques camions qui descendirent la nationale, des choses bougeaient sans grande violence, sorte de no man's land prêt à basculer ; au cours de l'après-midi je redescendis vers les potagers, une petite escouade de tirailleurs nord-africains se déployait autour de la porte nord de l'usine ; contacts, interpellations, justifications, bienvenue ! c'était la couverture du char arrêté de l'autre côté de la Thur près de la salle de gymnastique, premier char français en éclairage pour le 1er du Morvan, venant de Mollau, de Rimbach et de la vallée de la Doller par le Ruchberg ; je passai la passerelle et rejoignis le char autour duquel il y avait effervescence, quelques hommes, pas mal de jeunes filles, tout ce monde exubérant, joyeux, 'bienvenus et Vive la France !' autour de l'équipage, heureux et sur ses gardes, commandé par un jeune officier, le Lieutenant Brun ; Dilette Spony fut hissé sur le char, y embrassa le Lieutenant sous les applaudissements de la petite foule heureuse ; la radio grésilla, un ordre de léger repli, la situation avancée pouvait devenir dangereuse, on nous demanda de nous mettre à l'abri, à demain ! , le char remonta le village entouré de ses tirailleurs. En quelques jours le passage routier sur la Thur fut rétabli. L'Administration Militaire réinstalla Monsieur Flory destitué par les Allemands, dans ses fonctions de Maire ; elle lui adjoint un Conseil Municipal restreint, dont mon Père, chargé de l'ordre public et de la sécurité ; le pouvoir communal était rétabli. Une monnaie provisoire de guerre fut mise en circulation, c'était des billets du genre du dollar américain qu'on recevait en échange des Reichsmark, de façon limitée et sous strict contrôle. Il se rétablit en quelques semaines, au village, une sorte de situation de calme et d'équilibre sans trop d'éclats, dans une population qui n'oubliait pas, malheurs, désillusions et frustrations, rancœurs et ressentiments, jalousies, envies et parfois haines, accumulés en cinq ans.

Non, malheureusement, tout ne fut pas beau dans ces jours immédiats de la 'Libération' ; un magasin de tissus de l'usine a été pillé par des hommes du régiment cantonné, aidés de quelques dizaines d'habitants ; un certain nombre de jeunes femmes furent tondues au gré de la vindicte populaire, selon les on-dits, les soupçons, les dénonciations locales vengeresses, les jugements sur les comportements, …la rage populaire s'est défoulée, ...désolant ! parfois vraiment injuste ; une petite foule, haineuse, vocifératrice, ramena de St.Amarin à Fellering, l'ancien 'Ortsgruppenleiter' Studer, sous les coups, les quolibets, les insultes, les menaces, les crachats,… j'ai entendu et aperçu le groupe passer, un quasi lynchage, ...affreux, démoralisant !… il fut néanmoins livré à l'Autorité, arrêté et plus tard jugé et condamné comme il se devait : le chef de gare de Wesserling, trouvé mort, criblé de balles, dans le fossé de la Nationale à Ranspach, d'évidence une exécution sommaire par la troupe, ...il avait été un éminent, dangereux nazi, il méritait certainement condamnation, mais aussi jugement plus serein, ...pas cela ! Léon Schurdy, un jeune homme de Husseren, mort la nuit, derrière le cimetière vers Mitzach, dans une fusillade attribuée à une patrouille allemande en reconnaissance ; ce garçon avait été incorporé de force, pas germanophile du tout, blessé, il était en permission de convalescence chez lui, son uniforme de la 'Wehrmacht' dans sa chambre, celui-ci fut découvert par des soldats cantonnés, …il mourut quelques jours plus tard, …les conditions de cette mort restent un douloureux mystère ! une femme fut tuée, en plein jour, par une salve d'obus allemands, rue de la Gare, ...la guerre continuait à faire ses victimes, …ce n'était pas fini !

Ainsi, dès les 2 et 3 décembre 1944 ; le front de guerre se stabilisa au piedmont de la montagne rive gauche de la Thur ; les hauts des vallons de cette rive, de Kruth à Willer, restèrent des bastions des Allemands qui s'y accrochèrent, petitement ravitaillés par la vallée de Guebwiller et la route des crêtes où ils disposèrent encore pendant des semaines d'un

canon mobile de 88mm qui tirait sporadiquement sur l'un ou l'autre village du bas ; les avant-postes français étaient sur les tout premiers contreforts, au bas du Wolfenstein et du Siebach à Fellering, au Malakoff et dans le Dengelberg à Wesserling, avant les maisons Sick et au pied du Koestel à Ranspach, à hauteur du cimetière et du Friedberg à St.Amarin, au Gehren à Moosch à moins de cent mètres du passage à niveau ; la vallée vécut pendant deux mois, jusqu'au 4 février au matin, sur ce front, les habitants et les troupes exposés en permanence aux tirs du canon, des mortiers et des mitrailleuses lourdes ennemies ; heureusement que les effectifs allemands ne restèrent probablement qu'assez peu nombreux et la bataille fut celle de patrouilles, d'escarmouches, de percées de reconnaissance, soutenues de temps à autre de salves et tirs ciblés ; longues semaines de danger, …et par ailleurs vie aussi normale que possible ! Dans toutes les maisons, dans tous les logements, dans toutes les familles des soldats étaient cantonnés ; pendant deux mois population et armée ont vécu en osmose. Les premières semaines de décembre le temps a été froid, gris et bouché, brouillard journalier et gel durable ; des semaines sans électricité, peu de ravitaillement, les rations américaines de la troupe complétant judicieusement, souvent pour notre ébahissement, les réserves de caves, de poulaillers et de clapiers de chaque foyer ; une unité nord-africaine de muletiers s'installa ; des centaines d'hommes menant des milliers de mulets et d'ânes acheminaient et transportaient sur les bâts, jour et nuit, des tonnes de ravitaillement et de matériel ; des files d'animaux chargés traversaient le Col de Bussang, desservaient dans le brouillard et surtout la nuit, les bastions de combat et les sections en action, partaient et arrivaient en un grouillement permanent de fourmilière ; les hommes qui les menaient étaient efficaces, durs à la tâche, courant mille dangers sans renâcler ; ils suscitaient le respect dans l'étonnement, …

A cette période les goumiers marocains, les 'Tabors', furent merveilleux de courage et d'endurance ; dans la neige jusqu'aux cuisses, dans leurs gandouras de laine, avec leurs bandoulières de cartouches et de grenades, ils montaient en patrouilles dans la forêt, harcelant de près les Allemands ou gardant les bastions et passages ; ils nous ont sauvés du repli ; ils rendaient les cantonnements un peu sauvage, feux dans la neige ou sur les aires des granges, ils vivaient avec leurs moyens, un peu sur l'habitant parfois, aimant les poules et les lapins ; leurs officiers européens étaient respectés et suivis par les hommes, ces officiers ont réussi à faire apprécier les 'Goums' par la population qui les craignait pourtant un peu.

Les Goumiers Marocains -photo du musée Serret-

Vers la fin janvier, l'armée ramena du Dengelberg les corps de trois soldats français tués dans les avant-postes depuis des jours mais non atteignables jusque là ; déposés au Château, Papa, Charles Enderlin, le menuisier, et moi, les avons mis en bières, pour les inhumer le lendemain au cimetière de Husseren avec les honneurs militaires ; oh ! combien triste tâche, ...un devoir de respect pour nous, ...dans la douleur de l'absence des nôtres,... Et dimanche, le 4 février, dans la douceur du dégel impromptu, le calme ; la bataille était terminée, les patrouilles montant vers le Treh et le Markstein ne trouvèrent plus de résistance, les Allemands s'étaient repliés sous le risque d'être pris en tenaille après les percées alliées de Colmar et de la Hardt ; la grande respiration réconfortante pour la population, la guerre n'était pas terminée, …mais elle s'éloignait de chez nous. Wesserling et la vallée se muèrent en base arrière du front, des régiments au repos ou à l'entraînement dans les villages ; dans le Parc, un PC au Château, un bataillon sanitaire dans les autres bâtiments et habitations ; une multitude de véhicules (Dodge

et GMC) de transport de troupes, d'ambulance, de commandement, quasiment tous conduits par des femmes, les chaufferettes, jeunes engagées volontaires secouristes ou infirmières, commandées par des officiers féminins dont une colonelle ; sur de nombreux véhicules la Croix Rouge ; des gradés médecins et pharmaciens, des infirmiers et infirmières, logés un peu partout, en dortoirs improvisés ou chez l'habitant ; chez nous logeait un jeune médecin, le Docteur Susini, une infirmière-chef, Geneviève Molle, qui travaillait avec lui venait souvent le voir, entre eux et les parents des relations d'amitié s'établirent, nous les voyions tous les jours, l'entraide fut permanente. Le quartier bruissait d'activité, de travail mais aussi de divertissement ; je me souviens de bals dans les salons du château où je découvris le jazz et son swing, enrôlé à essayer de soutenir avec mon saxophone, plutôt très mal que bien, des militaires instrumentistes de talent qui nous baladaient et nous emmenaient, accompagnateurs, danseurs et spectateurs, selon leurs rythmes endiablés, leurs ruptures et sonorités époustouflantes, jusqu'au vertige ; il y avait là un clarinettiste de la quarantaine, qui nous laissait bouche bée ! Dans mon deuil la fête ne me scandalisait pas, il était bien que les gens puissent souffler, pourtant je n'ai jamais pu partager pleinement joies et transports, j'étais outsider, …trop de personnes manquaient…

La Commune de Husseren-Wesserling organisa une fête pour marquer la 'Libération', je crois que ce fut la première 'Fête de la Libération' de la vallée ; elle eut lieu à fin février, ou début mars ; première cérémonie patriotique française de l'après-guerre ; un tas d'officiels, la population, la troupe cantonnée ; une joie sereine et sérieuse pour la sortie des drapeaux, un défilé avec une compagnie de l'armée, les Pompiers, la Musique, les autres sociétés, la Messe solennelle à l'église et la cérémonie aux absents manquants à l'emplacement orné de tricolore du 'Monument aux morts' détruit ; (celui d'avant-guerre avait été explosé par les Allemands et remplacé par une stèle hitlérienne détruite à son tour il y a peu) ; le drapeau tricolore de la Compagnie de Sapeurs-Pompiers et l'étendard bleu-blanc-rouge de la section du Souvenir Français de Wesserling (devenue plus tard de St.Amarin) qui, les deux avaient survécu cachés à la guerre, ressortirent et présidèrent aux cérémonies dans le plus grand respect de tous les participants ; le jour précédent, Maman avait longuement et avec le plus grand soin réparé et reprisé le premier ; moi-même j'ai eu l'honneur de porter le second pour sa première sortie d'après la guerre ; je ressens encore aujourd'hui la fierté que j'ai eue à le déployer et à le porter respectueusement dans le chœur de l'église devant la population.

Un peu de calme revenu et quelques possibilités de transport rétablies, je me présentai chez mon employeur, les MDPA à Mulhouse ; j'y retrouvai mes chefs et moniteurs d'il y avait quelques mois, Paul Schneider, Emile Burglin, Marcel Diemunsch, Philibert Butz, Jean Asimus, qui m'avaient appris mon métier de comptable, Xavier Trescher, mon mentor du train, et quelques nouveaux, le père Eugène Bangratz, chef-comptable expulsé en 1940 de retour à son poste, Henri Asimus transfuge de Kali Sainte .Thérèse ; je fus reçu avec joie, intégré sur le champ, et repris mes activités de comptable avec de petites responsabilités de chef d'équipe ; on assimila vite quelques nouvelles pratiques, une organisation un peu différente, un système administratif autre, les techniques comptables de base et l'outil restant les mêmes ; pour moi, un travail prenant et passionnant.

Le 8 mai, un matin radieux, toutes les radios bruissaient de 'Victoire', l'armistice sera signé aujourd'hui, c'était sûr,... A Mulhouse au bureau, la joie, l'exubérance triomphale, l'entrain général, …mes collègues et supérieurs comprirent bien qu'il fallait que je rejoigne au plus vite mes parents pour être avec eux ; ainsi, sur ma vieille bicyclette à roue fixe, je fis le trajet vers Wesserling dans la matinée, une remontée dans un soleil éclatant, accompagnée à

partir de Thann des sonneries de fête de tous les clochers carillonnant sans relâche, …immense impression ! Je retrouvai Maman et Papa, oh ! Combien contents, …et en pleurs, souffrant…

Louis Robischung *Julien Haas*

Julien Haas. 20/08/07 - 05/10/07 ».

** Monsieur Julien Haas **

Ce huitième récit est celui d'un jeune Alsacien habitant à Wesserling durant cette période de guerre, Julien Haas avait 15 ans en 1940 -vous avez découvert un premier récit de Monsieur Julien Haas en début de cet ouvrage-, il se souvient et nous raconte :

« Entre 1942 et 1944 les SS avaient transformé le Château de Wesserling et la Barrette (logements de certains personnels de la manufacture d'impression textile du lieu) en bataillon sanitaire SS ; à la grille du parc se trouvait aussi le poste de contrôle SS. A l'occasion les SS utilisaient des déportés pour l'entretien des jardins et du château. Je me souviens avoir vu les premiers déportés sous la neige de mars au moins un an avant le fonctionnement de l'usine souterraine, ils déchargeaient les premiers matériaux pour Urbès. Avec mon père je me promenais le dimanche derrière les hangars, le long des voies ferrées et nous laissions tomber à terre des cigarettes et morceaux de pain à l'intention de ces hommes. J'ai vu une fois un SS hurler et battre un déporté en pyjama et galoches, le SS lui faisait monter à pieds l'allée principale du château avec attaché à la ceinture un sac en toile de jute de 50 kg qu'il traînait avec beaucoup de difficulté derrière lui.

Gare de Wesserling
Document de Patrice Tschirret

Chaque matin très tôt, plusieurs dizaines de déportés faméliques venaient à pied depuis le camp d'Urbès. Ils étaient entourés d'une garde de soldats armés servant dans la Luftwaffe, un 'feldwebel' -sergent-chef/adjudant- commandait le groupe. Les déportés étaient vêtus de 'pyjamas' rayés et chaussés de galoches, ils se rendaient à la gare pour une corvée de plus de 8 heures de chargement ou déchargement de marchandises servant au chantier du tunnel. Puis le soir ils retournaient au camp

d'Urbès toujours sous bonne garde. Visiblement ces hommes souffraient de tout et surtout de la faim. Il était absolument défendu à la population d'avoir des contacts avec eux, quels que soient la saison et le temps, sous la neige ou le soleil brûlant de l'été, ils devaient marcher et travailler. Parfois le groupe complet travaillait à la gare ; mais le plus souvent c'était à l'usine, sur l'embranchement ferroviaire devant les bureaux ; quoi qu'il arrive le groupe était toujours sous surveillance militaire. Afin d'être plus efficaces dans les opérations de chargement et de déchargement, les SS utilisaient l'embranchement particulier de l'usine afin de ne pas neutraliser la gare.

Mes parents avaient à leur disposition, au bas de l'habitation, un petit potager qu'ils cultivaient le long des voies. Depuis ce potager ils virent bientôt que le chef de la garde amenait une ou deux fois par jour les déportés dans le pré derrière le hangar à échantillons de l'usine de textile. Là les hommes pouvaient s'asseoir à terre et se reposer quelques minutes ; nous pouvions les voir manger des herbes, des escargots qu'ils trouvaient près d'eux. De temps en temps, en cachette, nous arrivions à leur jeter des quignons de pain. Un jour, le feldwebel de garde s'est aperçu de nos agissements, il a rejoint notre père au jardin. Papa lui dit : *'les prisonniers, ils ont faim...'*, le soldat rétorqua : *'Oui,... moi j'ai faim,... alors eux !...'* et poursuivit la conversation en indiquant qu'il avait vu le manège du pain, qu'il fallait faire attention, que c'était dangereux, qu'il ne pouvait prendre de risque que cela continue ainsi, mais qu'il ne voulait pas s'opposer à ce que les prisonniers puissent recevoir quelque nourriture si nous en avions les moyens…, que lui et son équipe étaient sûrs. Ainsi, à deux, ils conçurent un petit système contrôlé de transmission des aliments. Maman cousit un cabas de tissu, celui-ci recevait ce que l'on pouvait transmettre, Papa allant au jardin avec son casse-croûte déposait le cabas sous les groseilliers à maquereaux où il l'oubliait en quittant son travail, le jardin vide, les déportés étaient amenés au repos, les aliments du cabas récupérés, consommés, dont souvent quelque chose de spécial pour le chef ou le garde. Ce stratagème fonctionna quelques mois ; l'une ou l'autre fois Maman a trouvé dans le cabas vide des bouts de papiers déchirés, griffonnés de remerciements en diverses langues. Le feldwebel invité par nos parents a pu une fois déjeuner à la maison, c'est à cette occasion que nous avions appris qu'il était réserviste de la Luftwaffe ; que dans les tourmentes de la guerre il avait perdu sa femme et ses deux jeunes enfants, ils étaient morts durant un bombardement des villes industrielles du Rhin. Le petit système du cabas s'est effondré dans l'atrocité de cette guerre idéologique, le feldwebel compréhensif ne vint plus, il avait disparu…, par le bouche-à-oreille on crut comprendre qu'il avait été muté en Allemagne…, le cabas ne put plus passer, les déportés ne venaient plus se reposer…

Quelque temps plus tard la rumeur a dit qu'une de nos voisines, allemande, femme de garde-frontière, mère de famille logeant là depuis plus d'un an, aurait compris le stratagème et aurait dénoncé le feldwebel responsable, à qui ?
On ne l'a jamais su.

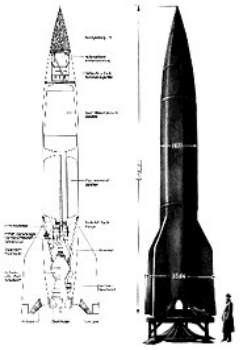
Vers la fin de l'été 1944 mes parents reçurent une courte lettre d'Allemagne, le feldwebel les assurait de son bon souvenir, les remerciait, leur annonçait qu'il serait prochainement jugé par un Conseil de Guerre… Après la libération des gens disaient qu'il avait été fusillé.

Jeanne et Emile, parents de Julien Haas le 18 avril 1943

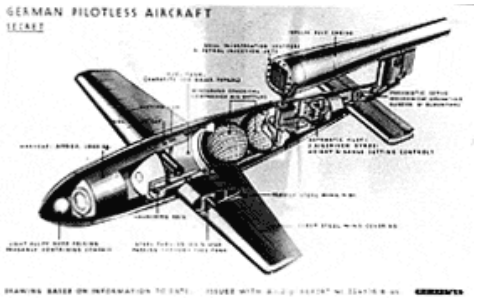
Un jour j'ai pu approcher les déportés, voici comment cela s'est déroulé. C'était le début de l'été, je me trouvais chez mes parents, je ne me souviens pas de la date, c'était soit un samedi, soit un dimanche car je n'étais pas au travail. Il faisait chaud, lourd, l'orage a éclaté en début d'après-midi, une averse chaude tomba en trombes ; maman m'appela : *« Descends vite aux bureaux de l'usine, les prisonniers ont été mis à l'abri dans le couloir du pliage, emmène les restes de pain qu'on a, les mégots et les restes de tabac qui traînent ici, tu leur donneras, va ! , fais vite, tu les verras !... »* Je cours avec mon cabas, ouvre la porte du couloir, le 'feldwebel' de garde m'attend et me pousse dans la petite foule aux raies bleues et blanches, ils sont probablement plus d'une cinquantaine ; ils m'entourent, hagards, hirsutes, mouillés, se distribuent ce que j'apporte et me touchent, me parlent dans des langues que je ne connais pas ; ils sont maigres, fantômes tremblants, les yeux brillants probablement de fièvre, visiblement affamés, malades ; je n'oublierai jamais ce grand aux cheveux roux, visage rongé par une mauvaise barbe, au regard flamboyant, parlant quelques mots de français et me disant merci d'être là, m'indiquant qu'ils étaient à Urbès, Tchèques, Slovènes, Polonais, Tsiganes et l'un ou l'autre Français, qu'il y aurait un évêque parmi eux. Cela n'a duré qu'une dizaine de minutes ; la pluie a cessé ; le 'feldwebel' et les gardes armés les ont regroupés et reconduits à leur travail dans et autour des wagons ; hébété, j'ai attendu un moment, Papa m'a rejoint et nous sommes rentrés chez nous sans parler.

Cette rencontre a été un des moments de nos contacts avec les prisonniers KZ de Dachau internés à Urbès pour travailler au chantier de transformation du tunnel ferroviaire inachevé en usine de guerre, entrepris par les nazis. Pendant quelques mois, Papa et Maman ont encore pu avoir quelques contacts.

Un seul train de matériel terminé dans l'usine d'Urbès a été chargé en septembre 1944, cet unique train n'a pas quitté la vallée car il a déraillé dans les environs de Thann. Nous n'avons jamais su si les pièces de moteurs produites étaient destinées au nouvel avion Messerschmitt ME 262 ou pour les V1/V2. Le camp d'Urbès a totalement été vidé 6 ou 8 semaines avant l'arrivée des troupes françaises dans la vallée.



Vergeltungswaffe 2 - V2



Vergeltungswaffe 1 - V1

Messerschmitt ME 262

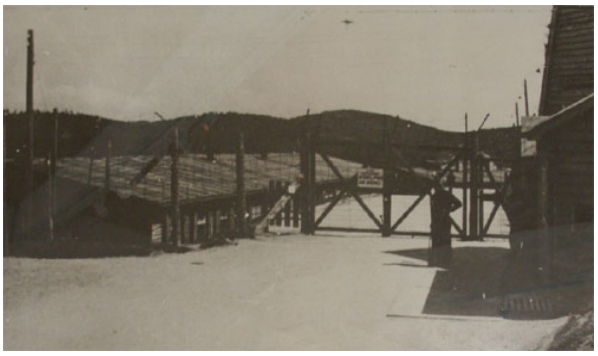
Après notre rencontre Julien Haas prit la décision de rédiger un récit de sa vie entre 1939 et 1945, le 05 octobre 2007 il me fit parvenir ce texte, vous avez pu en découvrir des extraits en deuxième récit dans cet ouvrage.

** Monsieur *Louis Robischung* **

En troisième récit voici un regard sur la vie de Louis Robischung, issu d'une famille où la culture française était l'unique référence, il se trouva au centre des évènements, du conflit et nous pouvons voir comment il a vécu sa situation de *'Malgré-nous'*.

Son père, né en 1871, était cultivateur et voiturier à chevaux, il gérait le capital forestier de Fellering dont il fut maire de 1919 à 1940. Né en 1918, Louis est élevé en France et n'a donc pas connu l'Allemagne avant la guerre de 1940. L'enseignement dans les écoles passait par la haine réciproque Français/Allemand, elle y était même extrêmement poussée. Comme de nombreuses personnes de son âge, « *il a du mal à passer l'éponge* » sur ce qui s'est passé durant les années 40. Son éducation dans la vallée a été dure, les hivers étaient rudes et parfois il y avait plus de six semaines d'enneigement.

En 1938 Louis Robischung effectue son service militaire d'une durée de 18 mois à Vincennes. Au début des hostilités de 1940, il part avec son régiment à Sedan, il y est fait prisonnier à St Valéry-en-Caux, en Normandie, avec la 2ème DB. En tant que prisonnier, pour la première fois, il '*découvre'* l'Allemagne durant deux mois ; les prisonniers y partent à pied depuis la Seine-Inférieure jusqu'en Hollande, de là, ils remontent le Rhin jusqu'à leur lieu de détention en Allemagne. Il est reçu comme prisonnier français, puis en tant qu'Alsacien (donc reconnu allemand par le IIIème Reich) il est libéré en août 1940, rentre dans sa vallée de la Thur et reprend son travail de comptable à l'usine. A cette époque, son père est maire de Fellering et mal apprécié des autorités allemandes, Louis a 22 ans à cette date, il refuse la présence allemande et est à nouveau arrêté. Afin d'éviter le camp de concentration de Schirmeck et craignant des représailles sur ses parents, il demande à être affecté à l'agriculture dans la vallée pour remplacer un de ses frères malade, sa demande est acceptée pour 6 mois et le renouvellement est rejeté par l'autorité communale, il est incorporé dans l'armée allemande et part donc faire ses classes militaires allemandes en Westphalie (nord de l'Allemagne).



Entrée de Schirmeck

Après cette période, il part avec son unité pour le centre de la France et se trouver ainsi dans un secteur loin du front où il n'aurait pas à tirer. Arrivé à Douai-la-Fontaine, où il séjourne durant toute l'occupation, Louis devient traducteur. Un des premiers soirs de son arrivée, avec un camarade alsacien, ils se rendent naturellement au bar du village en uniforme

allemand. C'étaient les premiers soldats allemands que les villageois voyaient, les deux alsaciens commandèrent des demis dans un français parfait, ce qui surprit les personnes présentes. Louis et son compagnon expliquèrent qu'ils étaient alsaciens et racontèrent durant toute la soirée leur périple. Ce premier contact, direct et franc, leur permit d'être bien accueillis par la population locale. De par sa position de traducteur, il fut en rapport avec les autorités communales et accéda à des informations qu'il transmit aux résistants locaux. Durant son séjour il fut dénoncé par lettre, son commandant ne lisant pas le français lui demanda de la traduire. Louis ne lui traduisit pas la totalité, resta vague sur le contenu, il expliqua qu'elle provenait d'une personne qu'il avait rencontrée et conserva cette lettre afin de la remettre aux résistants. De ce séjour de près de 6 mois à Douai la Fontaine, Louis conserve un souvenir inoubliable, depuis il est reçu par les habitants avec lesquels il avait noué des liens importants.

En 1944, suite au débarquement anglo-américain, son régiment partit en Normandie. Ayant de bons rapports avec son commandant, il put lui parler plus ou moins librement, Louis se permit de lui dire : « *Ce que j'ai vécu ici en 1940, vous allez le vivre maintenant* ». L'armée allemande reculait en direction du Rhin. Pendant cette retraite Louis conduisait un side-car sur lequel se trouvaient un soldat et un officier, ils eurent un accident. L'officier assis derrière lui décéda d'une fracture du crâne, le soldat eut une fracture du bassin et Louis s'en sortit indemne. Il fut accusé d'avoir volontairement causé l'accident, il fut désarmé et arrêté. Après 15 jours dans l'attente d'une décision militaire, ses officiers l'informèrent qu'il serait jugé après guerre en Allemagne. Apprenant la libération de sa vallée, il déserta, passa par la frontière sarroise et marcha durant 5 à 6 jours dans la campagne. Arrivé dans la région de Wissembourg, Louis fut à nouveau arrêté, mais cette fois-ci par les troupes américaines, il fut détenu à Châlon-sur-Sâone. Reconnu alsacien (donc reconnu Français par la République), il fut libéré après quelques mois de détention.

Après guerre, dès 1946, Louis est retourné en Touraine à Doué-la-Fontaine avec sa femme en guise de voyage de noces, il voulait absolument lui faire rencontrer les personnes qu'il avait côtoyées durant cette période trouble d'occupation allemande, il voulait lui montrer où il avait vécu en tant que soldat allemand. Ils y furent reçus très chaleureusement et y retournèrent durant plusieurs années. Pour Louis, c'est normal, il n'avait fait que son devoir.

Ainsi durant cette guerre, Louis a combattu sous deux drapeaux, dans deux armées différentes dans les deux camps adverses et a été fait trois fois prisonnier.

Louis Robischung – André Berkover – Thierry Berkover – François Wehrbach

Photo de Catherine Wehrbach

** Monsieur *René Klein* **

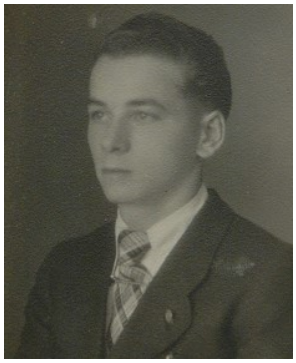
En quatrième récit, voici celui de Monsieur René Klein, en 1943 il avait 11 ans. Il vivait chez ses grands-parents le long de la route principale à Thann où il était scolarisé. Durant cette année 43 il se souvient d'un chantier inhabituel dans la rue principale de Thann. Sa curiosité d'enfant l'amena à regarder ce groupe de 200 à 300 hommes en tenues rayées encadrés par des soldats allemands, qui venaient tous les matins reprendre les outils qu'ils avaient déposés la veille au soir dans les hangars d'une usine située à proximité du domicile de ses grands-parents ; c'était la première fois qu'il voyait des déportés. Il se souvient avec précision et nous raconte :

« Le chantier ne s'étendait que sur une longueur d'environ 200 mètres, les déportés en tenues rayées réalisaient une tranchée sur la chaussée, d'une profondeur de 1m à 1m50, sur une largeur de 1m. Ils étaient encadrés de chaque côté de la route par des soldats disposés à espaces réguliers. Les hommes étaient répartis en plusieurs équipes, chacune n'effectuant qu'une tâche. Une première équipe d'hommes ouvrait la voie en retirant les pavés, une deuxième piochait sur la largeur totale de la future tranchée, une troisième retirait le sol pioché à l'aide de pelle, une quatrième piochait à nouveau et ainsi de suite jusqu'à obtenir la bonne profondeur de tranchée d'une profondeur de 1m à 1m50. Un lit de sable était disposé dans le fond, puis un câble d'alimentation électrique reposait sur ce sable, lui-même recouvert de sable et dessus du gravier afin de former un dôme dépassant du macadam. Pour tasser le sable et le gravier, un groupe de déportés arrosait abondamment à l'aide de lances à eau, ainsi le remblai se tassait et il était à nouveau possible de refermer la chaussée. En travaillant ainsi, les 200m de chantier avançaient à un bon rythme, la voie était immédiatement réutilisable. J'avais appris que ce chantier avançait ainsi depuis Lutterbach, situé à 15km de Thann, à proximité de Mulhouse et se dirigeait vers Urbès, soit une distance totale de plus de 30 km. Ce chantier nous passionnait, nous suivions le travail des déportés au fil des jours à travers Vieux-Thann et Thann ; c'était la première fois que je voyais des déportés.

Pour cet autre souvenir concernant ces hommes, je ne les pas vus, ce fut ma grand-mère qui rentra en relation avec eux. Durant la présence allemande en Alsace, les nazis à l'occasion de festivités hitlériennes, disposaient sur les rues principales des villes et villages de grandes arches de triomphe enjambant la chaussée et organisaient un défilé qui passait sous ces arcs de triomphe. Les arcs étaient réalisés à l'aide de gros tubes emboités les uns dans les autres ; à Vieux Thann et Thann, une fois démontés ils étaient entreposés dans les hangars de l'entreprise Spira. En passant devant ces hangars un jour d'août 1944 (première quinzaine), ma grand-mère reçut plusieurs petits cailloux qui attirèrent son attention en direction d'une des fenêtres du hangar. Une voix l'interpela, c'était un déporté d'origine polonaise et son compagnon qui se cachaient dans les tubes des arches entreposés là. L'homme lui expliqua en allemand qu'ils avaient été internés à Urbès, puis évacués début août, leur convoi avait été bombardé dans la région de Strasbourg, ils avaient réussi à s'échapper et à revenir sur Thann en se déplaçant la nuit, mangeant des fruits dans les vergers. De retour à la maison, mes

grands-parents décidèrent de nourrir les deux hommes. Tous les jours ma grand-mère prépara des pommes de terre qu'elle faisait cuire dans du saindoux, et le soir soit elle, soit notre grand-père ou bien moi apportions à l'intérieur du hangar, juste à la porte, notre petite carriole transportant la poêle de pommes de terre. Durant les quatre mois qui suivirent je n'ai jamais vu ces hommes, ma grand-mère m'avait formellement interdit de rentrer en relation avec eux et d'en parler avec qui que ce soit. Après la libération de la vallée fin novembre 1944, l'un des deux s'est engagé dans l'armée de libération, l'autre, Monsieur Oluszczyk Mieczylaw s'est installé à Thann et y a fondé une famille. »

** Monsieur Etienne Kotz **



Etienne Kotz en 1943

Le 15 août 2007 nous avons été conviés par Monsieur le Maire d'Urbés Claude Ehlinger au vernissage d'une exposition dont le sujet était « Le percement du tunnel », cette exposition était présentée dans la salle des fêtes de sa commune ; Monsieur Parmentier auteur du livre « Urbès – St Maurice le souterrain du col de Bussang » était présent et dédicaçait son ouvrage. Un habitant de la banlieue de Mulhouse, Monsieur Etienne Kotz avait fait le déplacement ; après avoir regardé l'exposition il a contacté Claude Ehlinger afin de lui parler de son affectation dans le tunnel en tant qu'ouvrier ferblantier. Durant près de quatre mois, pour ne pas être affecté au RAD, son patron réalisant des travaux de toiture sur plus de 1km 600 à l'intérieur du tunnel afin de canaliser les infiltrations d'eau, a envoyé son jeune ouvrier qualifié de 16 ans et demi en qualité de chef d'équipe sur ce chantier particulièrement pénible.

En cinquième récit voici ce dont se souvient Monsieur Etienne Kotz :

Dr Ley, ministre du travail, lors d'un meeting à Mulhouse le 15 juin 1941

« Je suis né le 13 septembre 1927 à Mulhouse ; fils unique je vivais avec mes parents, notre famille était francophile mais nous ne parlions que l'alsacien à la maison, pas le français ; de plus les Allemands dès leur arrivée avaient interdit la langue française en Alsace annexée et rendu obligatoire l'usage de la langue allemande. Mon père est décédé en 1940 à l'âge de 47 ans des suites d'une blessure datant de la première guerre mondiale, il avait été gazé. J'ai passé toute mon enfance à Mulhouse où à 14 ans le 28 juillet 1941 je débutai mon apprentissage de ferblantier - installateur sanitaire (ouvrier spécialisé travaillant les pièces métalliques) dans la firme Werny ; à cette date je touchais 1 reichsmark par semaine le premier semestre, puis deux le deuxième -une place de cinéma coutait 1 reichsmark- Après 2 ans et demi de formation j'obtins mon brevet de compagnon ferblantier ; mon salaire passa à 56 pfennig de

Etienne Kotz renommé Stefan Kotz par le IIIème Reich

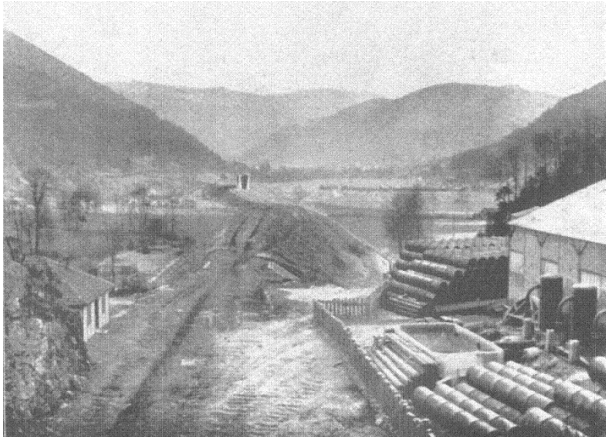
l'heure après reconnaissance de mon diplôme, je gagnais alors en une journée l'équivalant d'une semaine d'un apprenti. En mars 1944 ayant peur de me voir incorporé dans le RAD, mon patron me trouvant apte à travailler seul m'informa qu'il m'envoyait sur un chantier où les conditions de travail seraient particulièrement difficiles. Durant la deuxième quinzaine du mois de mars 1944 je partis donc pour le chantier d'Urbès, j'évitais ainsi l'incorporation et je restais en Alsace. A cette époque, ma mère travaillait dans les usines DMC, elle avait besoin de mon salaire. Jeune ouvrier, je gagnais peu, ma nouvelle affectation sur le chantier du tunnel allait bien nous aider, en effet j'allais gagner 56 pfennigs de l'heure plus une prime de 15 pfennigs pour travail pénible, ce qui me faisait 71 pfennigs/heure ; mes journées de travail étant de 12 heures sans interruption, voire 24 heures et une fois 36 heures, à ce rythme de travail mon salaire en fin de mois était plus que convenable, tous les frais d'hébergement et de nourriture étaient pris en charge par les SS, dans le tunnel les travailleurs civils disposaient d'une carte d'alimentation identique à celle des mineurs.

A cette date j'ignorais tout du tunnel, je ne savais pas ce qu'il s'y passait, qui y travaillait et dans quelles conditions. Je me rendis à Urbès, en train de Mulhouse à Wesserling en compagnie d'un collègue âgé de 18 ans et du fils du patron ; depuis Wesserling tous trois nous nous sommes rendus à Urbès à pied, je me souviens qu'il y avait encore beaucoup de neige dans les hauteurs. A Urbès le fils de notre patron nous amena dans une maison occupée par la Gestapo à la sortie du bourg sur la bifurcation menant au tunnel ; là les SS nous ont fait signer plusieurs documents spécifiant qu'il nous était interdit de parler de ce que nous allions découvrir dans le camp et dans le tunnel, ils nous ont remis des ausweis permanents. Durant cette période d'occupation allemande il n'y avait pas de loi, les SS étaient la loi, ils imposaient, ordonnaient, c'était valable pour les prisonniers et les civils, c'était comme ça, nous n'avions pas à discuter. Maintenant cela paraît impossible et pourtant c'était comme ça. Après ces formalités un sous-officier SS nous a emmenés à Saint Amarin en faisant un détour par la gare de Wesserling où le fils de notre patron reprit le train pour Mulhouse. Arrivés à Saint Amarin le SS s'est arrêté devant une maison et a frappé à la porte, une femme d'un certain âge est venue ouvrir, il lui a demandé en allemand *« Combien de pièces avez-vous dans votre maison ? »*, elle lui a répondu et il lui a signifié qu'il en réquisitionnait deux pour nous. Je ne me souviens pas du nom de notre logeuse, durant tout notre séjour je n'ai dû la voir que deux ou trois fois car nous partions très tôt le matin -vers 5h00- et revenions très tard le soir -après 20h00/21h00, voire bien plus tard-.

Nous travaillions 7 jours sur 7, entre 12 et 24h00 d'affilée, les journées se déroulaient ainsi :

Le matin nous nous levions vers 4h30, car à 5h00 un camion de chantier passait dans les villages ramasser une dizaine d'ouvriers civils travaillant à l'aménagement du tunnel. Il y avait des maçons, des électriciens et nous deux ferblantiers couvreurs. Nous effectuions le trajet à l'arrière, le camion n'était pas bâché. Au total nous devions être 20 à 30 ouvriers civils sur le chantier, les autres arrivaient à pied depuis les maisons où ils logeaient, situées à proximité d'Urbès. Vers 5h15 nous arrivions dans un restaurant réquisitionné à l'entrée d'Urbès depuis Saint Amarin, nous appelions cette petite salle *'notre cantine'*, nous y prenions tous les matins notre petit déjeuner, ils nous distribuaient un modeste casse-croûte pour le midi ; puis à 5h30 nous remontions sur le camion direction le tunnel. Nous devions passer 3 points de contrôle. Le premier était installé à la bifurcation de la route menant au tunnel, juste à la sortie d'Urbès ; à chaque contrôle étaient vérifiés notre identité et notre ausweis. Le deuxième contrôle se trouvait à côté de l'entrée du camp de concentration des déportés -de nos jours le terrain de camping est situé sur l'emplacement du camp-, c'est ce poste de garde qui a tiré sur Monsieur Ludwig Joseph Tschol architecte ayant travaillé au

percement du tunnel. A ce point de passage, depuis le camion je voyais le camp, les déportés y survivaient dans des conditions épouvantables, fréquemment j'y ai vu entassés à même la boue les 5 à 10 cadavres des hommes morts durant la nuit, ils gisaient là entre les latrines. Un matin un camion de chantier identique au nôtre venait d'être chargé, les cadavres nus furent entassés puis recouverts d'une bâche. Vers où les emmenait-on ? Je ne saurais le dire. Nous accédions au tunnel en ligne droite, le chemin passait sur le remblai qui devait supporter la voie ferrée sortant du tunnel. Le troisième et dernier point de contrôle se situait à proximité du tunnel, aux environs de 5h45 nous descendions du camion devant l'entrée du tunnel. Le bunker de protection était en construction, deux mitrailleuses étaient installées en haut des rochers à droite et à gauche de l'entrée, orientées en direction de la vallée, je ne les ai jamais entendues tirer. Les déportés étaient déjà là à nous attendre, alignés sur les côtés dans leurs tenues rayées, coiffés d'un bonnet que tous retiraient pour nous saluer en criant en allemand *« Guten morgen Herr Meister ! »,* dès le premier jour les SS me nommèrent chef d'équipe d'un groupe de 50 à 60 déportés. Un des premiers matins je leur ai dit *« Mais moi je ne suis pas chef ! »*, mais c'était un ordre, ils devaient obéir et agir ainsi, au fil des jours nous ne faisions plus attention, c'était comme ça…, c'était la loi SS...



En 1944 les déportés accédaient au tunnel en ligne droite par le remblai, le voici 1936 dégagé des voies ferrées.

'*Je vous rappelle que je n'avais que 16 et demi, à cet instant je me retrouvais responsable de 50 à 60 hommes d'une tranche d'âge allant de 25 à 50 ans, dans un état de fatigue et de manque d'hygiène très impressionnant, chacun d'entre eux ne pesait guère plus de 40 Kg. Dès le premier jour je suis passé de l'état d'enfant à l'état d'adulte, je n'ai pas eu de jeunesse.'*

Les déportés étaient dans en état pitoyable, seuls les déportés travaillant à l'extérieur du camp portaient des tenues à peu près en bon état… Les conditions d'hygiène étaient inexistantes, je me souviens d'un homme qui utilisait l'eau boueuse d'une flaque pour se raser avec une lame de rasoir équipée d'un petit manche en bois, je me demande encore comment il avait pu se procurer une lame de rasoir. Jamais je n'ai entendu un de ces hommes se plaindre de son sort.

Dans le tunnel la grande majorité des déportés étaient russes ou polonais, pratiquement tous étaient des triangles rouges -déportés politiques-, il y avait aussi quelques Français, Allemands, Luxembourgeois et en avril 1944 sont arrivés environ 200 prisonniers militaires italiens en uniforme qui durant 3 semaines ont séjourné dans un autre camp à proximité du tunnel, puis ont été déplacés ou habillés en tenue rayée, je ne les ai plus jamais revus. Parmi les Français j'ai rencontré deux Alsaciens, l'un d'eux a pu me dire qu'il était de Saint Louis -commune alsacienne à proximité de la frontière suisse, en face de Bâle- et venait du Struthof. J'ai réussi à m'entretenir avec un triangle rouge allemand à qui j'ai demandé depuis combien de temps il se trouvait interné-déporté, il m'expliqua qu'il était berlinois communiste et qu'en tant qu'opposant au régime nazi il avait été déporté dès 1933, j'étais effaré d'apprendre que cet homme était déporté depuis 11 ans… Sur le chantier nous ne nous

Sur cette photographie prise en 2007, nous voyons encore les traces laissées des deux côtés de la voute par le papier goudronné mis en place par Monsieur Kotz et son équipe de déportés.

exprimions qu'en allemand ce qui limitait singulièrement les conversations car la grande majorité des déportés ne parlait pas allemand, cependant dans mon groupe de déportés un homme polonais arrivait à s'exprimer en allemand, il devint mon interprète. Un jour nous avons réussi à parler j'en ai profité pour lui demander comment il en était arrivé là et pour quelle raison. Il m'expliqua qu'un dimanche dans son village en Pologne à la sortie de la messe, sur la place devant l'église des camions militaires allemands avaient raflé tous les hommes de 15 à 50 ans et les avaient déportés sans aucune raison.

A mon autre question : comment arrivaient-ils à survivre dans de telles conditions d'internement et de maltraitances, c'est terrible de travailler ici, il m'a répondu :

- *« Beaucoup mieux Urbès que Auschwitz ! »*

Je n'avais jamais entendu parler d'Auschwitz, je lui demandai :

- *« C'est quoi Auschwitz ? »*
- *« Camp immense de concentration »*
- *« Mais que s'y passe-t-il ? »*
- *« Entre 10 à 12 000 morts par jour »*

Cet homme ne parlant pas très bien allemand je pensais avoir mal compris, je lui dessinai au sol un '1' et lui demandai de tracer les '0' manquant. J'avais bien compris, il marqua quatre '0', c'était pour moi inimaginable. C'est ainsi que j'entendis parler d'Auschwitz pour la première fois.

Tous les matins je passais devant la galerie d'aération que des déportés perçaient. Les SS n'ont jamais employé d'explosif, les hommes travaillaient la roche à la pioche…

A mon arrivée sur le chantier les rails et le ballast des voies ferrées avaient été remplacés par une dalle de béton de 1km 800 qui avait été coulée en prévision de l'installation des futures machines-outils de l'usine d'armement, au fond du tunnel un mur avait été monté et derrière, une retenue d'eau limitait les écoulements dans le tunnel, mais les infiltrations depuis la voûte étant importantes les Allemands avaient pris la décision de nous faire construire une toiture sur la totalité de l'espace du tunnel consacré à la future usine, soit 1km 600. Cette toiture était à deux pans, elle devait canaliser l'eau à droite et à gauche de la voûte. La charpente en bois était recouverte de plaques ondulées en éternite, un papier goudronné devait être posé pour en assurer l'étanchéité le long des parois du tunnel, cette réalisation n'était pas faite pour durer dans le temps. J'étais chargé avec mon équipe d'installer des boisseaux des deux côtés de la toiture sur les parois rocheuses et de couvrir avec les tôles en éternite. Le matériel de construction nous était amené par des locomotives diesel qui circulaient sur des rails temporairement installés sur la dalle en béton, nous travaillions dans les fumées d'échappement de ces machines car il n'y avait pas de système de ventilation ; ce travail se déroula sous la lumière de simples ampoules suspendues au-dessus de nous, elles nous fournissaient une faible lumière.

Je ne me souviens que d'un accident survenu dans mon équipe ; un déporté monté sur la toiture, probablement pour se reposer, a chuté, la plaque éternite de fabrication récente et encore chaude était trop fragile pour supporter les 40kg d'une personne, elle s'était cassée sous lui. Je ne l'ai jamais revu après cet accident, pas soigné il est probablement mort des suites de ses blessures. Sur le chantier je n'avais de relation qu'avec un seul SS : Léonard. C'était une brute de 24/25 ans qui me donnait les tâches de travail qui devaient être réalisées, de la longueur de toiture à installer, etc. Un jour il me dit : *« Si les gars construisent telle longueur de toiture aujourd'hui, demain ils auront tous une cigarette »*, mon équipe a réalisé la longueur ordonnée. Le lendemain Léonard est venu avec un paquet entier et a distribué 10 cigarettes pour 60 déportés, je lui ai fait remarqué qu'il avait promis une cigarette à chacun, il ma répondu *« Moi je n'ai rien à promettre ! ».* Les conditions d'hygiène étaient si déplorables qu'une épidémie de typhus se déclara dans le camp de concentration et dans le chantier. Les SS ont fait vacciner tous les travailleurs civils à Storchensohn, à proximité de Mollau, je ne me souviens pas avoir eu la connaissance de la vaccination des déportés.

Je me souviens encore de deux autres faits marquants.

A proximité de l'entrée du tunnel se trouvaient des latrines réservées aux travailleurs civils, les déportés n'avaient pas le droit de s'y rendre. En tant que travailleurs civils nous avions des salopettes munies d'une poche sur la poitrine dans laquelle je mettais mon portefeuille. Un jour je suis allé aux latrines, je ne me suis pas rendu compte que la poche de ma salopette était mal fermée, après être sorti je ne me suis pas aperçu immédiatement de la perte de mes papiers, une cinquantaine de mètres plus bas je découvre l'absence de mon portefeuille, je retourne immédiatement aux latrines et je vois un déporté en sortir rapidement, mes papiers n'étaient plus là. Il est pratiquement certain que c'était cet homme qui les avait ramassés. Que devais-je faire ? En aucun cas je ne pouvais dénoncer cet homme car, qu'il eût détenu ou non mon portefeuille les SS l'auraient exécuté, mais pour ressortir du camp le soir j'avais besoin de mes papiers, je pris donc la décision d'en déclarer la perte et me rendis au bureau des SS pour cela. Dans la nuit qui suivit quatre déportés russes se sont évadés du tunnel, les SS en ont repris deux, les deux autres n'ont pas été repris. Le lendemain de cette évasion les SS m'ont convoqué, interrogé, ils me soupçonnaient de complicité, d'avoir donné mon portefeuille à ces hommes pour faciliter leur évasion. Après cette mésaventure les SS nous ont distribué des ausweis quotidiens contrairement aux précédents qui étaient permanents. Dans les jours qui suivirent les SS ont pendu quatre déportés pour l'exemple, les deux hommes qu'ils avaient rattrapés et deux autres pris au hasard dans le camp parmi les déportés.

Le second fait se déroula le 06 juin 1944 dans la matinée, à l'extérieur du tunnel, sur la place d'appel située à gauche de l'entrée du tunnel. L'homme polonais me servant de traducteur s'est approché de moi et discrètement m'a dit *« Les alliés ont débarqué ce matin en France »*. C'était incroyable, lui cet homme interné dans des conditions horribles, à la merci permanente des capos ou des SS, il m'informait et me donnait cette nouvelle alors que je sortais du camp tous les soirs et passais mes nuits à Saint Amarin. Comment pouvait-il être au courant d'une telle information ? Je me demandais si j'avais bien compris et lui posai la question *« Mais comment pouvez-vous être au courant d'une telle information ? »* L'homme ne m'a pas répondu, il s'est retourné et a consulté ses compagnons, rapidement un autre Polonais s'est approché de moi et a sorti de je ne sais où une grosse boite d'allumettes qu'il a ouverte pour me la montrer, à

Etienne Kotz dans le RAD

l'intérieur se trouvait tout un système électrique composé de deux petites bobines de fils de cuivre, c'était un mini poste de TSF à galène. Vous rendez-vous compte !!! Il disposait d'une radio à l'intérieur du camp, c'est ainsi que le 6 juin 1944 je fus informé que le débarquement avait eu lieu. Encore de nos jours je suis bouleversé chaque année, chaque 6 juin en repensant à cet homme m'annonçant cette bonne nouvelle.

En fin de journée, après 12h00 de travail sans interruption, les déportés repartaient dans le camp de concentration, les ouvriers civils, dont je faisais partie, regagnaient 'la cantine' à bord du camion de chantier en repassant les trois points de contrôle, puis nous repartions dans les villages où nous étions logés.

Début juillet 1944 arrivèrent les premiers déportés juifs. C'était des ouvriers spécialisés, ils venaient avec des machines-outils qu'ils commencèrent à installer dans l'usine. Je n'en ai pas vu plus, car après bientôt quatre mois sur le chantier de l'usine j'allais quitter Urbès.

Durant ces 3 mois et demi de présence dans le tunnel, il ne m'a jamais été demandé d'être violent en m'adressant aux déportés, je n'ai jamais eu un seul jour de repos ; une seule fois j'ai eu la possibilité de me rendre à Mulhouse et de dormir à la maison, le but de ce voyage était de me rendre chez mon patron, à l'atelier, afin de préparer du matériel pour le chantier.

Sur la fin de mon séjour les SS débutèrent la construction des bâtiments situés dans le tunnel, juste après l'entrée, à gauche. Je ne les ai jamais vus terminés et je ne sais pas quelle était leur affectation.

Le 10 juillet j'ai reçu de Mulhouse une lettre de ma mère, elle me faisait parvenir mon ordre d'incorporation dans le RAD, je devais rejoindre Mulhouse et être à 10h00 du matin à la gare. Je me rendis au bureau des SS qui me dirent de n'en rien faire, qu'il n'était pas question que je quitte le chantier, et ils m'ordonnèrent de retourner au travail, mais l'après midi ils vinrent me chercher et me donnèrent l'ordre de me rendre à Mulhouse sur le champ. Je passai récupérer mes affaires chez ma logeuse à Saint Amarin et de là je pris le premier train. En étant incorporé dans la Wehrmacht ma mère perdait d'un coup mon salaire. Vivant seul avec elle, j'étais considéré 'soutien de famille', grâce à ce statut elle toucha 40 reichsmark durant la totalité de mon incorporation. A Mulhouse un sous-officier SS m'interpela dans la rue, c'était Léonard qui me demanda ce que je faisais en ville, je lui expliquai que j'étais incorporé, il me souhaita bonne chance. Arrivé au RAD ils nous équipèrent comme des soldats de la Wehrmacht : casques, uniformes, armes et munitions. J'ai quitté Mulhouse le 12 juillet 1944 pour me rendre dans la région de Mannheim (Allemagne) où j'étais affecté à la défense aérienne. Je ne peux pas dire que durant cette incorporation dans la Wehrnacht j'aie été un bon soldat, à trois reprises je me suis retrouvé en prison pour avoir chanté la Marseillaise, heureusement je devais me trouver sous les ordres d'un commandant qui n'était probablement pas nazi, je ne m'en sortais qu'avec des jours de prison. Dans notre compagnie se trouvaient 50% d'Alsaciens, dans les chambrées la répartition était de même, il ne se passait pas une soirée sans que nous nous bagarrions avec les Allemands. Le 13

septembre 1944, jour de mes 17 ans, je me retrouvai sur le front dans les environs de Luxembourg où nous sommes restés deux mois à attendre. Les alliés marquaient une pause dans leur avancée, bien qu'il y ait des tirs d'artillerie presque en permanence, nous n'avons pas eu à nous battre. Le 16 ou 17 novembre 1944, le commandant de l'unité m'accorda une permission, en me la donnant il me dit *« Tâche de ne pas passer la frontière suisse dès le premier jour… »*, je lui ai répondu que je ne pouvais pas me le permettre étant donné que je n'avais plus que ma mère, si je passais la frontière elle risquait la déportation en représailles. J'ai pu me rendre à Mulhouse et revoir ma mère. Le dimanche soir de ma permission, je me souviens encore avoir vu des jeunes Alsaciens partir pour leur incorporation dans la Wehrmacht…, c'était la classe 28… Deux ou trois jours plus tard la ville était libérée le 21 novembre 1944, pour moi la guerre était terminée, je pense avoir eu beaucoup de chance, il est probable que le commandant de mon unité avait été informé de l'avance des Alliés en direction de Mulhouse.

La haine

Je ne me souviens pas avoir eu de haine envers les Allemands dès leur arrivée en Alsace. En juin 1940 j'avais à peine 13 ans, j'ai vu pour la première fois les Allemands devant la Mairie de Mulhouse, ils y hissaient leur drapeau à croix gammée ; à cet âge nous étions facilement en rébellion contre les règles imposées. Nous marquions notre désapprobation par des agissements allant à l'encontre de ce qui nous était demandé, de ce qui nous était imposé. Je me souviens encore de certains évènements marquants.

Fin 1943 avec une bande de copains nous partions parfois dans la montagne les samedis. Un jour nous nous étions rendus à Uffholtz près de Cernay et nous nous sommes promenés avec un drapeau bleu blanc rouge. Un de nos camarades a été pris par les SS, ils l'ont fouillé et ont trouvé dans son portefeuille des photographies de plusieurs d'entre nous. Tous nos camarades reconnus ont été arrêtés et internés dans le camp de Schirmeck pour y être rééduqués. Par chance mon portrait ne se trouvait pas dans la poche de mon camarade.

J'étais en âge d'être incorporé dans les *'Hitler jung'*, je n'y allais pas. Mon patron me trouvait toujours des excuses, du travail, des chantiers… Un jour *'ils'* sont venus me chercher à la maison à 21h30 pour m'emmener à une de leurs réunions, j'étais déjà au lit…

Je me souviens aussi d'un défilé militaire dans Mulhouse ; voyant arriver la troupe j'ai ostensiblement tourné le dos en préférant regarder la devanture d'un magasin. Ce jour-là, moi qui habituellement ne portais jamais de béret, j'avais décidé de braver l'interdiction. Dans la vitrine de la boutique j'ai vu traverser deux soldats qui se dirigèrent droit sur moi. L'un d'eux m'asséna une magistrale claque pour faire voler mon béret tout en me menaçant et m'interdisant de porter un tel couvre chef.

L'un des faits qui aurait pu avoir des conséquences très graves si nous avions été pris est le suivant. En passant devant le restaurant « Le Crocodile » nous avions remarqué que les SS y mangeant accrochaient leurs ceinturons munis des pistolets aux portemanteaux juste à côté du bar, puis passaient dans la salle à manger. Un jour avec la complicité de la serveuse nous sommes entrés, nous avons accroché nos manteaux aux portemanteaux sur un des ceinturons. Nous avons commandé des bières, et nous avons pris notre temps pour les consommer afin de ne pas être repérés. Puis en partant nous avons récupéré nos manteaux et le ceinturon avec son arme bien caché dessous. Dans les rues de Mulhouse nous nous sommes

débarrassés du ceinturon et de l'étui du pistolet en les jetant dans la Doller, nous n'avons conservé que l'arme et ses munitions. Un de nos camarades a transmis le tout à la résistance, je n'ai jamais su comment, ni à qui. Dans les jours et semaines qui suivirent, notre camarade Raymond Dosch, qui avait fait partie de l'expédition, était convoqué tous les jeudis à la Gestapo, nous n'en savions rien car Raymond ne nous l'avait jamais dit. Un jeudi soir en passant devant chez lui je l'ai retrouvé par terre sur le trottoir sans connaissance, je me suis porté à son secours et l'ai aidé à monter à son domicile. Là j'ai vu son dos en sang, il m'avoua que depuis notre vol, il ne savait comment, mais les SS le soupçonnaient, le convoquaient tous les jeudis, l'attachaient à une porte torse nu et le frappaient à coups de ceinturon pour le faire avouer et donner les noms de ses camarades, puis après l'avoir menacé ils le relâchaient en le convoquant pour le jeudi suivant. Il n'a jamais parlé.

Ces brimades, ces humiliations ont transformé ma révolte contre cet occupant qui nous méprisait et petit à petit le rebelle que j'étais supporta de moins en moins cette situation d'oppression. C'est ainsi que naquit en moi cette haine de l'occupant, cette haine de l'Allemand. Avec le temps -plus de 60 ans ont passé-, avec la réflexion, j'ai mis des années à me dire qu'il ne fallait plus porter en moi cette haine.

Après guerre je n'ai plus jamais eu de contact avec qui que ce soit, je ne sais pas ce que sont devenus les déportés, il m'a fallu plus de 60 ans pour témoigner et raconter mon aventure à un Français de l'intérieur s'intéressant au tunnel d'Urbès. »

Riedisheim, le 29 avril 2008, retranscription de l'écoute de Monsieur Etienne Kotz.

Quand j'ai rencontré Monsieur Etienne Kotz le 29 avril 2008, je lui ai donné à lire le récit de vie de Monsieur Louis Michon. Quelques jours plus tard Monsieur Kotz me demanda s'il pouvait prendre contact avec Monsieur Michon afin de parler de cette époque du tunnel. Cette demande de la part de Monsieur Kotz est pour moi le premier succès de ce travail, ces deux hommes vont échanger leurs souvenirs, peut-être en ressortira-t-il d'autres réflexions, d'autres souvenirs…

Monsieur Etienne Kotz à son domicile le 29 avril 2008

** Monsieur Ernest Gillen **

Le sixième récit qui suit a été retranscrit en 1976 par Ernest Gillen, il était l'un des quatre Luxembourgeois déportés et internés à Urbès.

Ernest Guillen se souvient et nous transmet :

«* Le 02 mars 1944, départ du KL Natzweiler d'un convoi de 300 déportés avec pour destination le KL Dachau.

* Le 20 mars 1944, réunion à Strasbourg de différents responsables de l'aménagement du tunnel d'Urbès, dont le SS-Untersturmführer Janisch.

* Le 23 mars 1944, arrivée dans la gare de Wesserling, puis à Urbès du 1er convoi de 300 déportés.

* Le 26 mars 1944, arrivée du 2ème convoi de 200 déportés, 2 baraques sont terminées.

* Fin mars 1944 les baraques du camp ont été érigées sur les fondements d'anciennes baraques provenant du temps de la construction du tunnel -vers 1930-.

* Le 6 avril 1944, arrivée du 3ème convoi de 1000 déportés venant de Majdanek.

* Quand un commando de plusieurs hommes devait travailler pendant un certain temps à l'intérieur des localités -par exemple à Thann- les habitants offraient aux prisonniers de la nourriture en grandes quantités. Sur ce, les journaux publièrent des avertissements contre nous et nous étions de nouveau désignés comme des criminels.

* Un chauffeur de camion qui venait tous les jours au tunnel, a été congédié, ou détaché à un autre lieu de travail, pour nous avoir apporté de la nourriture et des cigarettes.

* Le 14 avril 1944, un déporté russe évadé a été repris et tué lors de la reconstitution de son évasion.

* Le 15 avril 1944, effondrement d'un échafaudage dans le tunnel, les travailleurs civils ont été soignés, mais les prisonniers n'ont reçu aucun soin de quelque importance. Moi-même je les pansais avec les produits qu'un chef de chantier alsacien -Fender- m'avait procuré, ces pansements et médicaments étaient bien sûr insuffisants. Premier décès d'un déporté confirmé par un document officiel, il s'agissait de Carlo Vitassi, matricule 10153.

* Même au camp proprement dit, il n'y avait pratiquement pas de médicaments. Pendant les premières semaines, les malades n'étaient pas soignés du tout. Plus tard on improvisa une infirmerie. Il n'y avait pas d'infirmier diplômé. Il n'y avait pas de médecin. Au début on ne soignait aucun prisonnier. Les prisonniers devaient travailler le plus longtemps possible. Quand ils étaient complètement exténués et que même les coups de bâton ne pouvaient plus les amener à travailler on les transférait à Natzweiler-Struthof.

* Comme il a été mentionné plus haut, il n'y avait pas de médecin au camp. Mi-mai 1944, les SS décidèrent que tout le monde devait subir un examen médical. Après 2 à 3 heures un médecin SS avait passé en revue tout le camp, c'est à dire 1500 hommes.

* A cause du danger du typhus tout le camp devait être vacciné ; on ne disposait que de 2 ou 3 seringues pour cette opération.

* Le camp dépendait de Natzweiler-Struthof. L'adresse était : Natzweiler Block W. Les malades allaient à Natzweiler-Struthof. Le chef de camp avait dit plusieurs fois qu'il devait se conformer aux ordres provenant de Natzweiler-Struthof. Lors du procès de

Natzweiler-Struthof à Metz, le commandant Hartschenstein avait même dit au juge d'instruction qu'il avait été plusieurs fois à Urbès. J'ai vu plusieurs officiers SS de rang élevé, mais je n'en connaissais aucun.

* Lors d'une épidémie ressemblant à la diphtérie le camp entier a eu la diarrhée, mais personne ne nous a soigné.

* Nous dormions mal : 120 à 150 personnes dans une chambre étroite et sur la paille.

* Le travail était dur : il fallait traîner des sacs, tirer des câbles, s'acharner à la pioche et à la pelle. Il fallait travailler dans la pluie et dans le froid et en vitesse, ou encore au tunnel.

* La nourriture était mauvaise et insuffisante. D'après le chef SS du camp -Brendler- il était impossible d'obtenir davantage. Je ne sais pas qui était responsable de ceci.

* Pendant les premières semaines nous avions de très mauvaises chaussures : sabots en bois. Nombreux étaient ceux qui devaient marcher nu-pieds sur les pierres pointues du tunnel.

* Le chantier était sous la direction du Hauptsturnfürer Janisch. Janisch poussait les prisonniers au travail. Si, à son avis, ils ne travaillaient pas assez, il criait et leur donnait des coups de pied ou de bâton. J'ai vu personnellement comment il a battu sérieusement l'un des prisonniers. C'était pendant les premiers jours de l'existence du camp. Janisch était alors très irascible.

* Janisch demandait aussi aux travailleurs civils d'exhorter les prisonniers au travail. Je fus témoin d'une conversation au cours de laquelle il a voulu forcer le chef de la plus grande entreprise de construction -Fender- à frapper les prisonniers qui ne travaillaient pas assez. Fender refusa. Janisch menaça alors de le mettre 'dans les même habits que nous'. Quelques jours plus tard Fender démissionna.

* J'ai vu et senti personnellement comment Janisch a voulu lancer à la tête d'un prisonnier une gamelle contenant de la soupe bouillante. Mais celui-ci baissa la tête et Janisch manqua son but. Là-dessus il l'a battu des mains et des pieds.

* Apparemment le SD Kreus, qui était souvent dans les environs du tunnel, avait découvert une conspiration. Elle devait être mise en route par les Russes sous le nom 'chat rouge'. C'est pourquoi il interrogea toute une série de prisonniers. Il les contrôla tous et leur prit des objets personnels.

* Environ 3 mois après la fondation du camp le premier SS arriva de Natzweiler-Struthof avec un chien de garde. Il poussait au travail ; à l'occasion il battait les détenus. Il voulait introduire des nouveautés auprès du personnel de surveillance qui ne se laissait pourtant pas influencer par lui. Ce n'est qu'en sa présence qu'ils criaient car ils avaient peur du *'Hundeführer'*.

* Ce SS s'est déguisé en prisonnier et est ainsi entré dans le tunnel pour se rendre compte quels prisonniers ne travaillaient pas. Il en prenait note et les punissait après le travail.

* Un prisonnier s'était évadé. Après quelques jours on le rattrapa et on l'envoya à Natzweiler. Nous n'avons plus rien entendu de lui. D'après ce qu'un soldat en poste m'a raconté il a dû être pendu.

* Pendant la nuit 4 Russes s'étaient échappés du tunnel. L'un d'entre eux a été arrêté dans les premiers jours. Janisch, Brendler et le chef du service de travail -aviation- accompagnèrent le prisonnier au tunnel où devait avoir lieu une reconstitution de la fuite. Il paraît qu'alors le prisonnier a fait une nouvelle tentative de fuite et que Janisch lui a tiré dessus. On rapporta le prisonnier au camp. Il avait été touché dans la région du bassin. On ne le soignait pas du tout et il est mort au courant de la nuit suivante.

* A cause de l'évasion des Russes le commandant Brendler reçut l'ordre de la direction de Natzwiller de punir tout le camp. Brendler entreprit alors la plus grande rossée que j'aie vue : 800 à 1000 Russes reçurent chacun 10 coups sur le derrière. Le tout dura plusieurs jours, avec des interruptions bien sûr.

* Les 3 autres Russes ont également été repris, un peu plus tard. On les transféra à Natzweiler-Struthof. Plusieurs semaines plus tard on les ramena à Urbès. Il y avait Seuss, Ehrmanntraut et quelques autres SS de Natzweiler-Struthof que je ne connaissais pas. Les trois Russes ont été pendus dans le tunnel devant tous les prisonniers. Seuss a conduit les Russes au trépas. L'un des SS, vraisemblablement Seuss, a fait un discours.

* Le 6 juin 1944, la nouvelle du débarquement des Alliés en Normandie se répand le jour dans le camp d'Urbès.

* Fin juin 1944, un avion allemand simule des attaques contre l'entrée du tunnel en vue de déterminer les mesures de protections à prendre. Un prisonnier juif des Daimler-Benz-Werke a été tué par un poste de garde ; il jouissait d'une plus grande liberté que nous, mais était dans notre camp, il a été abattu par un poste de garde alors qu'il voulait quitter le camp le soir lors de l'alerte d'attaque par avions. Le coup est parti de près, il a été sérieusement blessé. On l'a apporté dans notre baraque. Il n'y avait pas d'aide médicale et il est mort au cours de la nuit. Il n'a pas été enterré dans un cimetière, mais tout simplement aux abords du camp.

* C'est le même poste de garde qui le 25 août 1944 a abattu le chef de chantier Tscholl, un Alsacien, qui avait omis de montrer ses papiers quand il passait devant le camp. Les gens qui l'accompagnaient, sa secrétaire et son dessinateur, ont été légèrement blessés.

* Le 14 juillet 1944, les déportés français ont fêté la Fête Nationale avec un gâteau préparé par des habitants de la région et introduit clandestinement au chantier du tunnel par Robi Wolsperger.

* Fin juillet 1944, tous les officiers et soldats de la troupe de garde qui faisaient partie de la Luftwaffe sont incorporés d'office dans la SS.

* Début août 1944, construction de divers bâtiments à l'extérieur du tunnel. Arrivée de prisonniers de guerre italiens et installation de ceux-ci dans un camp touchant le nôtre. Arrivée d'Ostarbeiter et installation de ceux-ci dans un nouveau camp près de l'entrée du tunnel. Tous les soldats de la troupe de garde portent l'uniforme SS, leurs officiers continuent de porter l'uniforme de la Luftwaffe.

* Fin août 1944, des avions supersoniques de la Luftwaffe sont vus dans le ciel d'Urbès. Les travaux d'infrastructure à l'intérieur du tunnel sont pratiquement terminés Arrivée et montage au tunnel des premières machines de fabrication de l'usine.

* Début septembre 1944, départ de 500 déportés pour le camp annexe de Neckarelz, ils sont remplacés par 500 déportés juifs provenant des usines Daimler-Benz, début de la production de l'usine souterraine. Vol de documents secrets par un groupe de déportés polonais dans un bâtiment occupé par les SS à Wesserling.

* Le 9 septembre 1944, départ du 2ème convoi de 500 déportés avec pour destination Neckarelz.

* Le 26 septembre 1944, départ du 3ème convoi de 500 déportés, destination Neckarelz.

* Fin septembre 1944, à l'approche de la libération, le camp était encerclé de mitrailleuses dirigées vers le camp. Les travailleurs civils allemands étaient également armés. Un chef de chantier m'a montré son revolver.

* Lors de la dissolution du camp, le premier convoi a été attaqué par des avions à Karlsruhe. Comme les prisonniers ne pouvaient pas se mettre à l'abri, beaucoup d'entre eux ont été tués ou blessés. J'ai parlé avec quelqu'un qui était dans ce convoi. Je ne connais pas de chiffres précis.

* Peu avant la dissolution du camp des enfants alsaciens ont été amenés dans le camp apparemment parce qu'ils avaient refusé de participer aux travaux de fortifications. Ils n'ont pas été obligés de travailler. Leur sort ne m'est pas connu. »

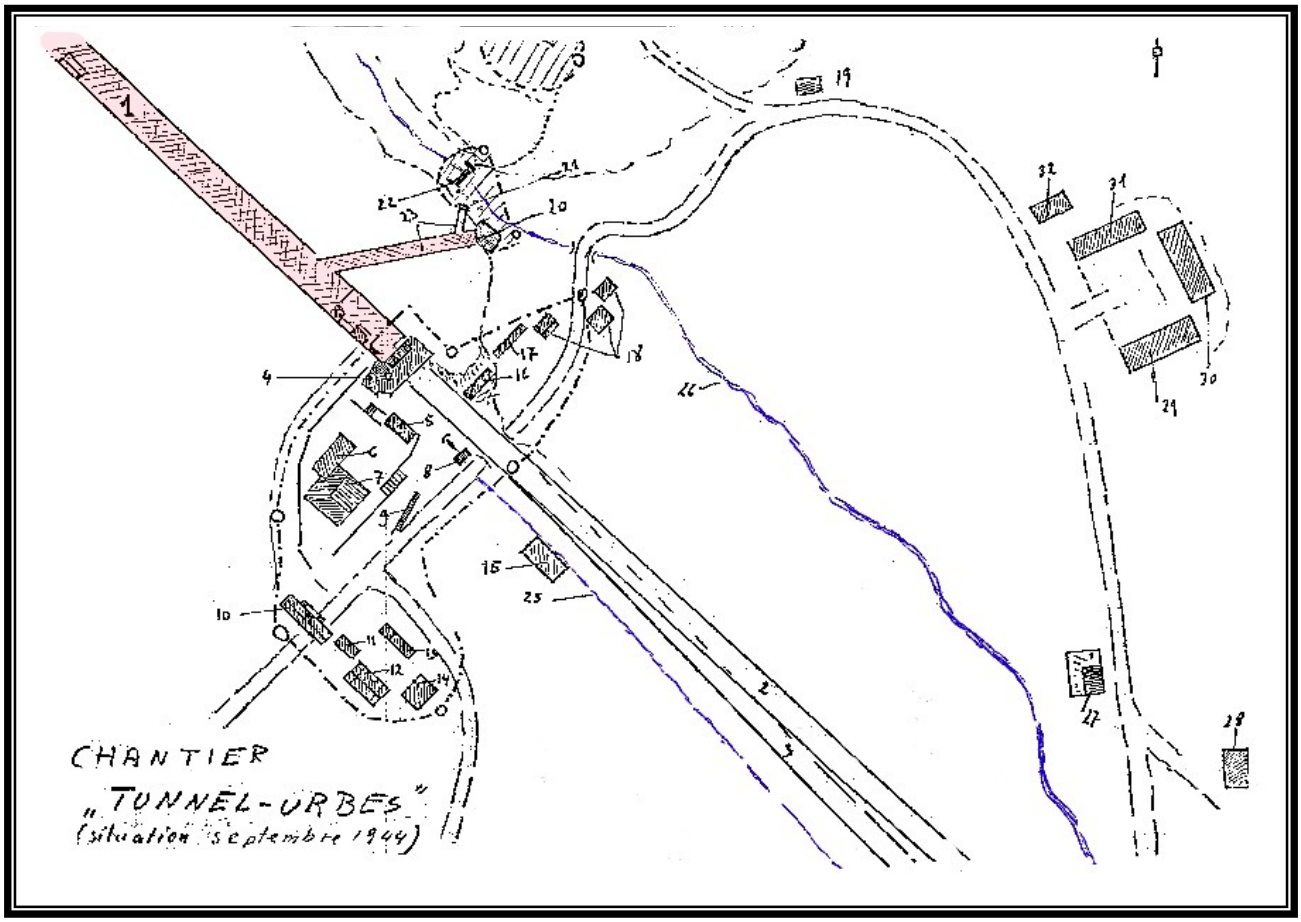
* Le 30 septembre 1944, selon des documents officiels l'effectif du camp était à cette date de 100 déportés.

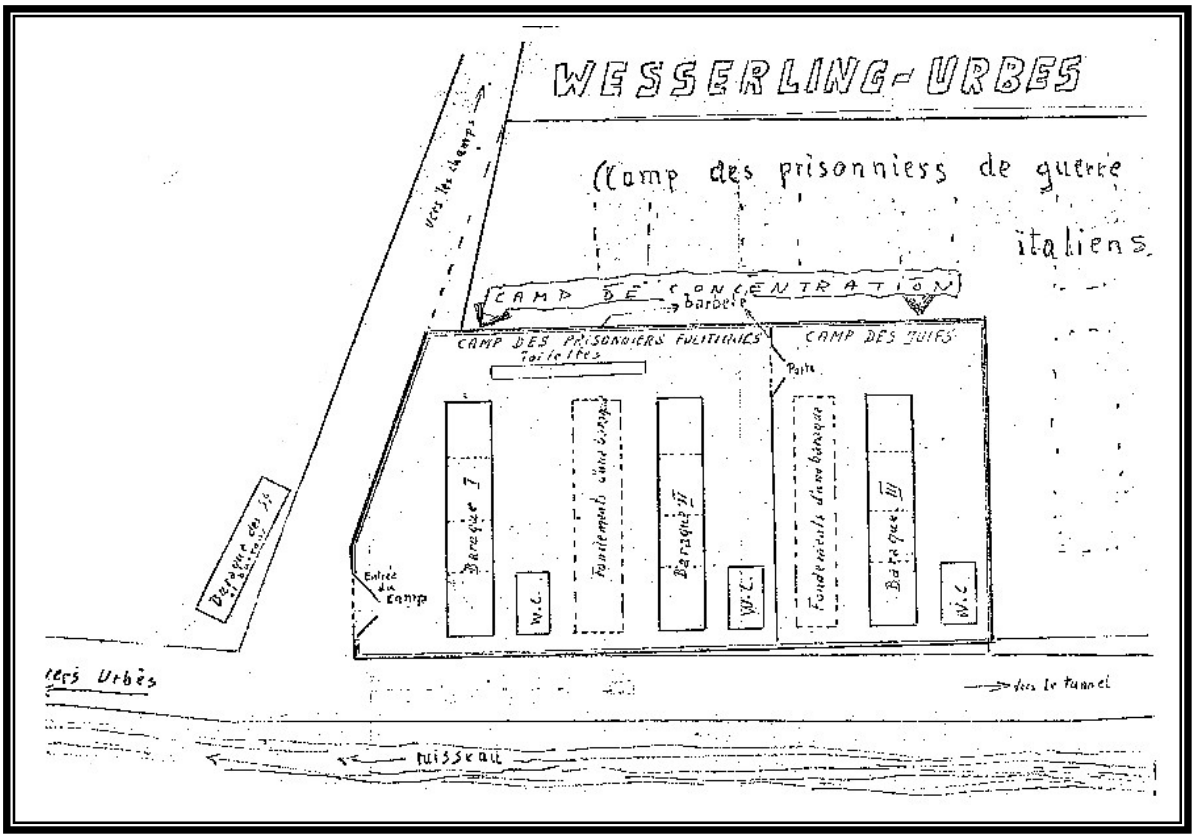
* Mi-octobre 1944, départ des derniers déportés juifs, des prisonniers de guerre italiens, des Ostarbeiter et du personnel civil. Démontage et évacuation des dernières machines de l'usine. »

Ernest Gillen a réalisé plusieurs croquis montrant l'implantation des infrastructures du camp autour du tunnel et le camp ; Luxembourgeois, il faisait partie de la catégorie des déportés ayant l'autorisation de recevoir et d'envoyer du courrier. Sensibilisé par la transmission de la mémoire il effectua un important travail de recherche de témoignage. A plusieurs reprises il est revenu à Urbès, à l'occasion de commémorations, ou bien pour rencontrer diverses personnalités ayant vécu cette période.

Chantier d'Urbès - Situation septembre 1944

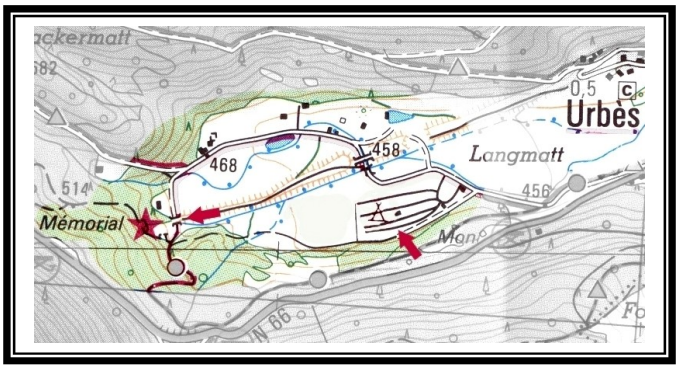
1	*Tunnel*
2	*Voie de chemin de fer inachevée*
3	*Voie d'accès*
4	*Entrée de tunnel fortifiée*
5	*Réservoir d'eau*
6	*Installation à carbide*
7	*Transformateur, AEG*
8	*Latrines*
9	*Fosse de réparation des locomotives diesel*
10	*Bâtiment administratif*
11	*Direction du chantier -Bauleitung-*
12	*Bains, douches et désinfection*
13	*Déchets*
14	*Forge*
15	*Station d'épuration*
16	*Bâtiment administratif*
17	*Maison de Bintner*
18	*Scierie*
19	*Maison Biassini*
20	*Chauffage et fortification*
21	*Sortie de secours*
22	*Pont*
23	*Couloirs latéraux -chauffage et aération-*
24	*Cantine*
25	*Eaux sortant du tunnel*
26	*Ruisseau*
27	*Cuisine des détenus du camp de concentration*
28	*Maison privée*
29	*Baraques du camp des 'Ostarbeiter'*
30	*Baraques du camp des 'Ostarbeiter'*
31	*Baraques du camp des 'Ostarbeiter'*
32	*Cuisine des 'Ostarbeiter'*

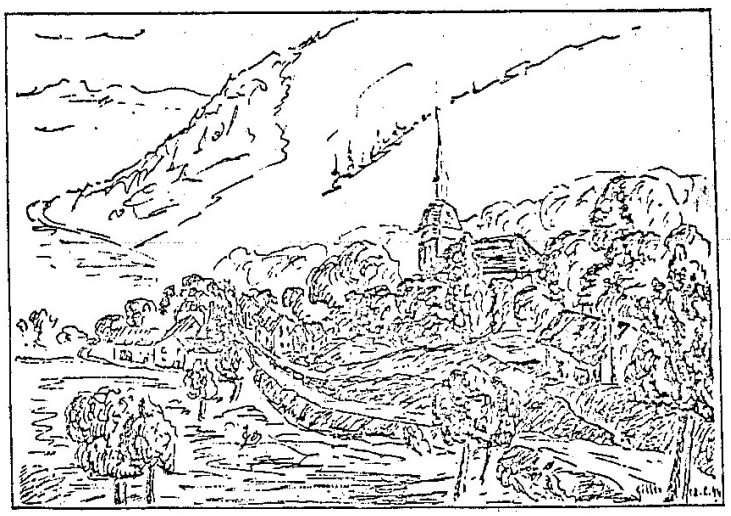

CHANTIER
„TUNNEL-URBES"
(situation septembre 1944)


WESSERLING-URBES
(Camp des prisonniers de guerre italiens
CAMP DE CONCENTRATION
barbelé
CAMP DES PRISONNIERS MILITAIRES
Toilettes
CAMP DES JUIFS
Porte
Baraque I
W.C.
Baraque II
W.C.
Baraque III
W.C.
Entrée du camp
vers Urbès
vers le tunnel
ruisseau

La première flèche rouge pointe sur le Mémorial (entrée du tunnel)

La deuxième flèche rouge montre le terrain de camping situé sur l'emplacement exact du camp des déportés.





Urbès dessiné par Ernest Gillen le 18 juin 1944 depuis le camp

Urbès le 28 juillet 2007 depuis le camping

A l'occasion d'un voyage effectué les 28, 29 et 30 septembre 1984 dans la vallée de la Thur, Ernest Gillen rencontre différents anciens compagnons et prend des notes sur les récits qu'il entend :

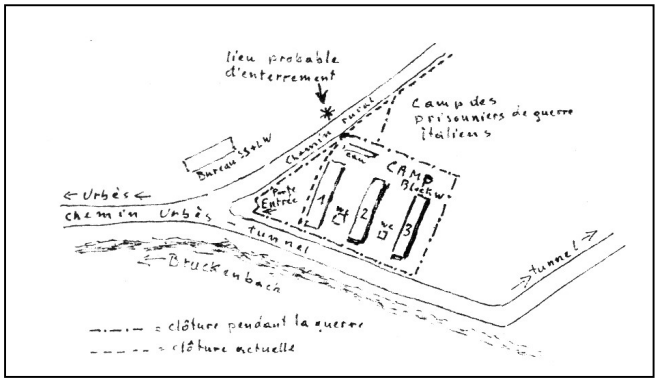
« Les évasions :

* Dès le début de la création du camp, plusieurs groupes de déportés se sont évadés. D'après un rescapé d'une deuxième évasion, un premier groupe de plusieurs Russes (2, 3 ou 4) se sont évadés en s'éloignant tôt des chantiers se situant devant le tunnel.
* Plus tard, 3 autres Russes, Alex, Serge et Nicolaï s'évadent le 20 avril 1944 en quittant le tunnel par la canalisation d'eau.
* Trois autres Russes profitent de la pose récente de canalisation d'aération pour s'évader à leur tour.
* Il existe probablement d'autre cas d'évasion.

Canalisation d'évacuation d'eau utilisée par les trois déportés russes pour leur évasion.

Punitions et intimidations après les évasions.

* Après la première évasion des Russes, tous les déportés seraient restés debout sur la place d'appel durant plusieurs heures sans recevoir à manger.
* Après une de ces évasions j'ai entendu plusieurs discussions entre le commandant et le Lagerrälteste, les capos etc, au sujet des mesures à prendre. Le commandant voulait réduire le temps de garde-à-vous en place d'appel ; mais cette attente nous parut relativement longue car les SS ne disposaient pas de liste précise et complète des déportés, de plus la faim, le mauvais temps et l'incertitude nous firent paraître ce temps interminable. La nourriture du matin nous a été distribuée vers midi après que les SS eurent pris connaissance de l'identité des évadés. Une punition collective de coups de bâton fut donnée aux Russes. D'après mes souvenirs seuls le commandant Brendel et deux sous-officiers de la Luftwaffe ont battu les déportés russes. Un de mes camarades de déportation, Pierre Lebourier, se souvient formellement avoir vu les déportés russes être forcés de battre leurs camarades, chacun devant battre celui qui le précédait et recevait les coups de celui qui le suivait.
* Il y a eu un groupe de 3 ou 4 hommes pendus ramenés du Struthof, je n'en connais pas les identités.
* Quand il y avait des morts, les corps nus étaient entreposés entre la 2ème et la 3ème baraque, ils étaient mis dans des cercueils réutilisables et restaient là un certain temps, les cadavres devenaient foncés.
* Un déporté juif polonais a été tué et enterré en septembre 1944 à proximité du camp.



Les anciens déportés, notamment Pierre Labourier, Yves Le Carvennec, Jean Thoni et moi-même, sont formels que seuls des moteurs d'avions Messerchmidt, Daimler-Benz ont été fabriqués dans le tunnel ; en outre quelques parties du revêtement extérieur des fuselages des moteurs à réaction de l'avion expérimental en voie de développement et d'expérimentation.

Des cas de sabotages nous ont été signalés :

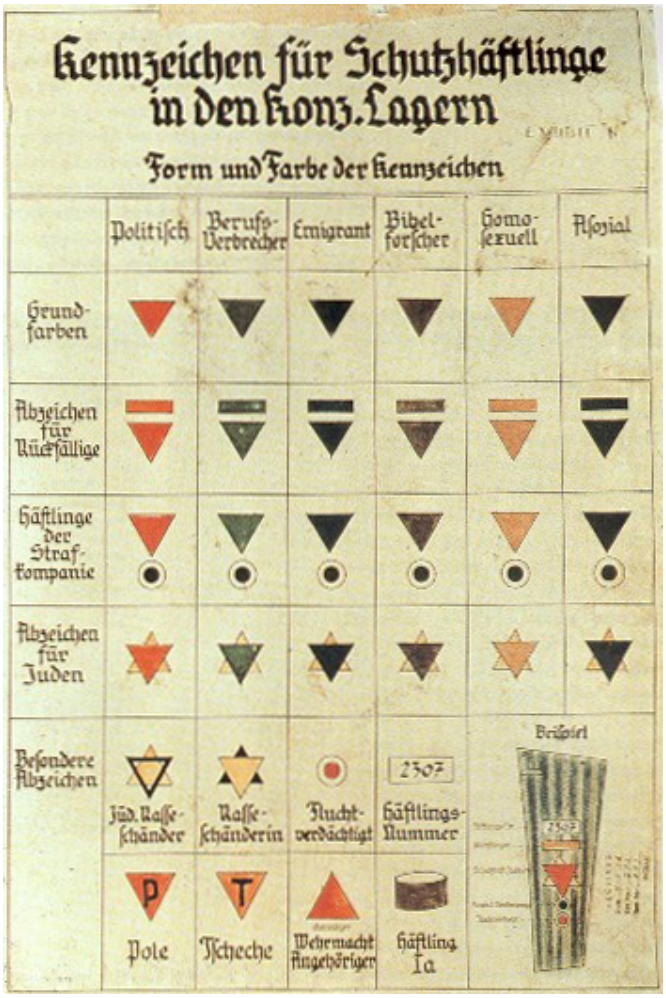
* Des clous ont été enfoncés dans les câbles hors tension, destinés à une utilisation dans un autre chantier.
* Des appareillages électriques ont été raccordés en inversant les sources d'alimentation.
* De l'eau a été mise à la place d'huile dans des circuits de refroidissement de certains appareils électriques, ce qui a provoqué leur détérioration lors de leur mise en service ultérieure.

Je me souviens de certains de nos compagnons :

* Raoul Debernardi ; il était l'amuseur attitré de ses camarades, il chantait, faisait du cabaret non seulement dans sa propre chambrée, mais donnait aussi des représentations dans d'autres blocs où il était toujours bien accueilli grâce à ses facultés d'amuseur, c'était un être jovial et attachant.

* Ferdinand Kaiser, un criminel allemand -triangle vert-, capo, de petite taille. Après le travail il essayait de chanter en suivant l'exemple de Raoul, il provoquait le rire et l'amusement par sa drôle de prononciation de l'allemand au fort accent bavarois presque impossible à comprendre.

* Toni Köhler, le Lagerältester, lui aussi était un triangle vert, criminel allemand, pas trop mauvais, homme sans reproche.



	Les juifs.
	Les prisonniers politiques, les résistants. La première lettre du nom allemand du pays d'origine était ajoutée.
	Les prisonniers politiques de la compagnie disciplinaire.
	Les prisonniers « asociaux », dont les lesbiennes.
	Les prisonniers de droit commun.
	Les homosexuels.

Marquage nazi.

* Jurek, polonais. Au début de l'existence du camp il exerçait la fonction d'infirmier et de Capo. Il était très sévère, même cruel, nous avions peur de nous faire soigner par lui ; il ne disposait d'aucun médicament, il utilisait sa matraque en câble pour frapper les malades imaginaires d'après ses diagnostics.

* Les Italiens avaient un slogan qu'ils répétaient couramment et qu'ils vivaient aussi : *« Rien à manger – Rien travailler »*. Il semble qu'un très grand nombre d'Italiens soient morts à Urbès.

* Erich, le Obercapo, allemand triangle noir : asocial. Il était sous-officier dans la Wehrmacht en Grèce et avait eu une querelle avec un de ses camarades, dans son emportement il s'était emparé d'un véhicule militaire et avait roulé un certain temps sans aucune raison. Cet acte a été interprété comme délit militaire de dilapidation du bien public pour l'essence de l'État gaspillée. Cela lui valut d'être classé 'asocial' et déporté en camp de concentration.

* Friedrich Liebing, *'Hauptmann'* -capitaine- dans la Luftwaffe. Il semble qu'il était chef d'une troupe de soldats d'occupation sur la côte ouest française ; là il aurait été condamné à la déportation et classé homosexuel -triangle rose-

Mr Jean Thony - Mr Aloyse Wies - Mr Ernest Gillen durant une commémoration devant le tunnel.

** Monsieur Louis Michon **

Septième récit ; mercredi 5 mars 2008, j'ai repris une liste comportant une vingtaine de noms de personnes ayant été déportées au camp d'Urbès. Il y a de cela 8 mois à l'aide de l'annuaire téléphonique j'avais retrouvé les adresses de personnes pouvant être des témoins possibles. Nombreuses étaient les réponses : *« C'était mon père ; il est maintenant décédé ; nous savons qu'il avait été déporté à Urbès, mais il n'a jamais témoigné ; c'était mon mari, il nous a quittés il y a de cela bientôt 20 ans… »* Puis dans l'Hérault, dans la commune de Mireval, Monsieur Louis Michon m'a confirmé que c'était bien lui et qu'il avait bien été déporté à Urbès entre la deuxième quinzaine de février 1944 (17 février) jusqu'à fin octobre 1944 (22 octobre), durant la totalité de la présence allemande dans le tunnel. Monsieur Louis Michon n'avait jamais témoigné, il accepta de nous recevoir le dimanche 09 mars dans sa demeure.

Voici le récit de Monsieur Louis Michon :

'Ne t'en fais pas je reviendrai ce soir…'

« Je suis né le 21 juillet 1922 dans la commune de Lattes près de Montpellier, j'y suis resté jusqu'en 1928. Nous étions six à la maison, mon père Eugène était né à Saint Etienne dans la Loire, il était menuisier charron ; il épousa Madeleine née à Boiraiques dans l'Hérault, elle était veuve et avait eu deux enfants nés de son premier mariage, Jeanne née en 1914 à Boiraiques et Paul né en 1917 à Boiraiques, son premier mari était mort durant la 1ère guerre mondiale de 1914/1918. Mon père décéda en 1936 j'ai dû travailler dès l'âge de 13 ans. Ma sœur décéda à l'âge de 91 ans.

En 1939 j'avais une formation de maçon, je travaillais à la vigne, j'étais aussi employé par un transporteur de vins chez qui j'ai appris à conduire des camions à roues pleines sans chambre à air. Nous chargions des tonneaux à la gare sur des wagons ; en 1940 les chauffeurs ont été mobilisés

Dès que j'ai eu l'âge pour être affecté aux chantiers de jeunesse, en février 1942 j'ai devancé l'appel, pour être libéré de cette obligation, car je voulais me marier avec Yvette. L'incorporation dans les chantiers de jeunesse avait été instaurée le 30 juillet 1940, c'était une organisation paramilitaire qui concernait les jeunes hommes de 20 ans résidant en zone libre. Dans un premier temps l'incorporation durait 6 mois puis fut passée à 8 mois le 18 janvier 1941 -en septembre 1943 les Allemands réclamèrent l'envoi au STO - Service de Travail Obligatoire en Allemagne- des jeunes gens incorporés dans les chantiers de jeunesse. Courant octobre 1942 j'ai été libéré des chantiers de jeunesse, nous nous

Affiche de propagande pour le STO

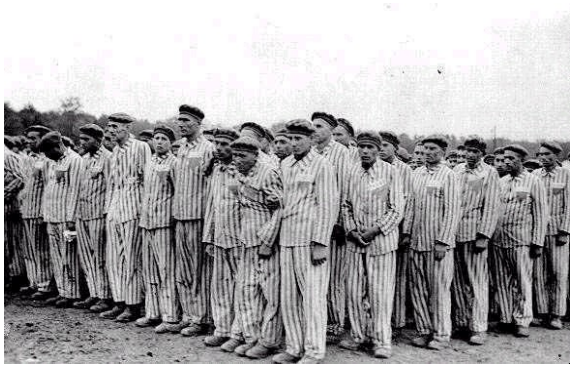
sommes mariés le 1er décembre 1942, puis nous avons vécu chez mes beaux-parents à Mireval. A cette date il nous était dit que les cultivateurs ne partaient pas au STO, j'ai donc cherché un emploi chez un cultivateur qui élevait des chevaux et cultivait de la vigne ; cet emploi n'a pas empêché ma mobilisation pour le STO, le 10 avril 1943 j'ai reçu ma feuille de route, je devais partir pour Wiesbaden, cette convocation venait de la mairie, elle indiquait que je devais me rendre à Montpellier. Je suis parti le matin, rassurant Yvette en lui disant *'Ne t'en fais pas je reviendrai ce soir…'* Mon frère Paul m'accompagna à Montpellier, nous hésitions et ne savions pas si nous devions partir. Le soir à Montpellier je suis allé manger chez une tante qui ne voulait pas que je parte, de plus j'attendais une carte d'identité fournie par Vincent Badi.

Affiche de propagande pour le STO

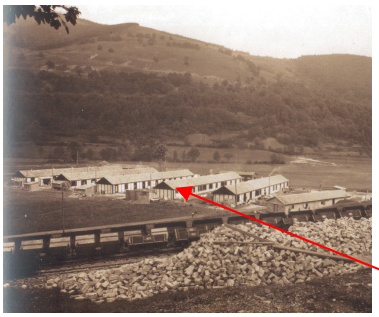
Nous étions nombreux à avoir reçu une convocation pour partir au STO, certains compagnons me disaient *'Ne t'en fais pas…, tu es marié, tu auras la possibilité d'avoir des permissions…, tu reviendras…'*, finalement ces paroles me rassurant, je suis monté dans le train de voyageurs en partance pour Wiesbaden, il n'y avait que des travailleurs du STO, c'était un convoi…

Nous sommes arrivés à Wiesbaden le 12 avril 1943 où nous avons été parqués dans le lager Willi aux bâtiments en bois, nous travaillions dans une fonderie. Nous étions très nombreux, il y avait beaucoup d'ouvriers de fermes. Le matin nous partions à 8h00 pour l'usine, à midi ils nous distribuaient une soupe, puis nous reprenions le travail jusqu'à 18h00 ; nous occupions nos soirées à parler de la France, de nos familles. Dans cette usine, à l'aide de modèles métalliques, je devais réaliser des empreintes dans des moules en sable devant permettre la production de rayons pour des roues. Jeune marié depuis 5 mois, habitué à vivre au grand air, j'étais particulièrement malheureux de me retrouver enfermé dans cette usine en Allemagne, loin de mon foyer, à travailler pour les Boches ; rapidement je me suis mis à fabriquer des moules en dépit du bon sens, sans tenir compte des conséquences de mes actes, ce n'était ni par sabotage, ni par fait de résistance, mais uniquement par écœurement, j'étais malheureux loin de mon pays et de ma femme, je ne voulais pas être là à travailler pour les Allemands. Le 03 juillet 1943 la Gestapo est arrivée à l'usine pour me chercher : *'Michon ! Komm !' – 'Pourquoi ?' – 'Sabotage !!'* Je n'avais pas fait de sabotage en tant que tel, mais à l'usine ils avaient rapidement repéré qu'aucune de mes pièces de fonderie n'était correctement réalisée, la Gestapo n'avait eu aucune difficulté à retrouver le coupable, mes pièces étaient numérotées, je ne me souviens plus si j'étais le n°10 ou le n°12… La Gestapo me mit en prison à Wiesbaden où je suis resté environ 6 mois et demi, isolé, sans pouvoir ni recevoir ni envoyer de nouvelles à ma famille. Après cette période d'emprisonnement je suis passé en jugement pour acte de sabotage le 25 janvier 1944 à Francfort ; durant le procès l'interprète me dit *'Vous êtes nuisible à l'Empire allemand ! Nous vous renvoyons en France !'* Ils m'ont libéré et mis à la porte du tribunal, je me suis retrouvé à la rue en plein Francfort sans savoir parler un seul mot d'allemand. A cet instant j'ai rencontré un autre prisonnier français, un soldat, qui me demanda *'Que t'arrive-t-il ?'*, je lui racontai mon histoire, il m'invita à rentrer en France et me proposa de m'accompagner à la gare, de me payer le billet de retour. Mais je voulais récupérer mes affaires au lager Willi et revoir mes camarades, nous étions quatre à être venus de Montpellier, Boisseron, Soulage, Burguier et moi ; n'écoutant pas ses conseils, je suis donc reparti pour Wiesbaden au lager pour reprendre mon travail. Le lendemain la Gestapo est venue me cueillir au lager pour me déporter et m'interner à Dachau le 28 janvier 1944.

Le trajet entre Wiesbaden et Dachau s'effectua en train dans un convoi composé de wagon à bestiaux, nous étions entassés 60 à 70 par wagon. Dès notre arrivée nous avons été enregistrés, totalement tondus, désinfectés et vêtus de pyjamas rayés avec calot. Considéré comme saboteur, j'étais porteur du triangle rouge des déportés politiques, ils m'attribuèrent le matricule 65 359. A Dachau nous étions en quarantaine, nous ne travaillions pas.



Les SS nous comptaient plusieurs fois par jour sur la place d'appel, une première fois dès le matin à la sortie des blocs, puis à 10h00, à 12h00 -nous recevions une soupe-, et encore à 14h00, ce fut notre quotidien durant environ 3 semaines. Un jour les SS réorganisèrent un convoi et nous entassèrent, 114 déportés par wagon à bestiaux à toit ouvert, et le soir nous partîmes sans savoir quelle était notre destination, sans nourriture, sans couverture, sans autre vêtement que l'unique tenue rayée que nous portions ; notre voyage dura une nuit. Le 17 février 1944 nous sommes arrivés en train à la gare de Wesserling en Alsace. De là, les SS nous menèrent à Urbès à pied, encadrés par des soldats de la Luftwaffe.



1933 : camp des ouvriers mariés
1944 : camp de concentration.

A Urbès je me suis retrouvé dans le 2ème bloc après l'entrée du camp où nous n'avions que de la paille pour dormir ; nous étions les premiers déportés à être parqués dans ces blocs car la paille était neuve, entassée dans un coin du bâtiment, nous l'avons répartie, il n'y en avait pas assez pour chacun de nous.

Par chance je fus affecté à la forge, nous étions une petite équipe de 8 déportés français, avec un kapo luxembourgeois, qui était bilingue et nous traduisait ce qu'ordonnaient les Allemands, nous n'avons jamais eu à nous plaindre de son comportement, il a toujours été honnête avec nous. N'ayant aucune formation de forgeron j'étais frappeur, dans un premier temps nous forgions des mèches -fleurets- utilisés à l'aide de compresseurs pour percer la roche, puis nous travaillions sur des pièces de métal utilisées dans le tunnel. Contrairement aux autres déportés affectés dans le tunnel, nous ne travaillions jamais de nuit et disposions

1933 : la forge durant le chantier de percement du tunnel.

du foyer de la forge pour nous réchauffer.

A mon arrivée au tunnel je ne me souviens pas si le bunker était déjà construit, il me semble qu'il était en cours de réalisation mais je ne peux pas l'affirmer, ce dont je me souviens c'était la présence d'énormes ventilateurs installés de chaque côté de l'entrée, ils propulsaient de l'air sur environ 300 mètres à l'intérieur de la galerie, et deux mitrailleuses lourdes étaient installées sur les rochers surplombant des deux côtés l'entrée de la future usine. Je ne suis jamais entré dans le tunnel pour travailler, seul notre kapo Kill était autorisé à entrer dans l'usine pour chercher des pièces de métal à forger. La seule fois où tous les déportés sont entrés dans le tunnel c'était à l'occasion de la pendaison de quatre Russes. Aux environs de Pâques quatre Russes s'étaient évadés, les SS voulaient obtenir les noms des évadés, durant 48h00 ils nous laissèrent dehors, alignés sur la place d'appel, en nous promettant des cigarettes et de la nourriture, personne n'a parlé. Deux Russes avaient réussi, deux avaient échoué dans leur tentative. Pour l'exemple, les SS ont pendu quatre hommes, les deux repris et deux déportés choisis au hasard dans le camp.

Chaque matin nous sortions des blocs avant 6h00, l'appel avait lieu dans le camp, nous recevions un ersatz de café, puis nous parcourions les 500 ou 600 mètres qui nous séparaient de l'entrée du tunnel encadrés par les soldats accompagnés de maîtres-chiens. Notre détention sous la surveillance permanente des nazis ne nous permettait pas d'imaginer pouvoir nous évader d'Urbès. Arrivés à la forge nous avions un nouvel appel, puis nous commencions à travailler. Le midi une soupe nous était distribuée devant le tunnel, si nous arrivions à la fin du 'bouteillon' ils le donnaient à trois ou quatre d'entre nous, avec les copains nous arrivions à nous entendre et nous nous le partagions, il n'en était pas de même pour les déportés russes et polonais, ces hommes étaient tellement affamés qu'ils se battaient tels des animaux tant et si bien que la soupe terminait par terre, ils étaient obligés de la manger dans la boue. Durant tout mon séjour à Urbès je n'ai jamais eu d'accident, une seule fois j'ai risqué d'aller au 'revier' -infirmerie des camps-, nous savions qu'il ne fallait jamais avoir à s'y rendre, car tous nos camarades gravement malades s'étant rendus au revier n'en n'étaient jamais revenus, ils avaient probablement été envoyés à Natzweiler… Pourtant un jour j'ai eu un flegmon à la fesse. Un de nos camarades ayant des notions de médecine m'examina et dit qu'il faudrait le percer pour que le pus s'évacue ; pour cela il avait besoin d'une lame de rasoir, je n'en n'avais pas, toutefois un autre déporté en possédait une et à l'aide de cette lame notre compagnon médecin entailla ma peau en croix, en fit sortir le pus et confectionna un pansement rudimentaire avec des morceaux de papier et de chemise -j'en porte encore la cicatrice-. Durant les jours qui suivirent, très affaibli par l'infection, ne pouvant pas rester dans le bloc ni au revier, mes compagnons de forge me prirent en charge. Les six ou sept jours qui suivirent, ils m'emmenaient depuis le camp jusqu'au tunnel en se mettant de chaque côté afin de me soutenir sous chaque bras pour que je puisse avancer avec eux. Arrivés à la forge ils m'avaient confectionné une cachette sous des cartons dans un recoin de notre atelier, ainsi installé au chaud je pouvais récupérer des forces sans risquer d'être envoyé au revier par les SS. Durant cette convalescence, au moment de l'appel dans la forge, un de nos compagnons masquait sa voix et répondait présent à l'appel de mon matricule. Nous avions énormément de chance en étant affectés à la forge, nous avions un toit, de la chaleur et nous étions un peu plus à l'abri que les autres déportés ; avec le feu de la forge nous pouvions parfois faire cuire des épluchures de pommes de terre qu'un camarade travaillant aux cuisines nous donnait. Durant l'épidémie de typhus nous avons fabriqué du charbon de bois certains d'entre nous en consommèrent pensant ainsi ne pas être malade, je n'en ai jamais mangé car je n'ai jamais attrapé le typhus ; je ne me souviens pas de la visite

médicale organisée par les SS qui dura paraît-il deux jours, ni d'une vaccination massive contre le typhus.

Au début de ma présence au tunnel, les SS faisaient consolider les parois du tunnel, et percer la galerie d'aération. Il me semble qu'il n'y avait pas encore de bâtiments à l'entrée ; au fil des jours nous voyions arriver les matériaux chargés sur des wagonnets tractés par des petites locomotives diesel, puis par la suite ces mêmes wagonnets amenèrent une très grande quantité de caisses en bois, probablement des machines outils. Un travailleur civil, Robi Wolfensperger supervisait le chargement et le déchargement des wagonnets, il venait souvent à la forge pour la réparation du petit matériel et des machines de manutention qui tombaient en panne.

Après tant d'années je me souviens encore de certains camarades.

Nous avions un compagnon marseillais qui se nommait Raoul Debernadi, il était très expressif et arrivait à nous faire rire, à faire rire les sentinelles de la Luftwaffe qui nous gardaient, en mimant Fernandel. Un jour étant fatigué et n'ayant pas envie de travailler il était resté se reposer au bloc. Ce jour-là une équipe chargée de la désinfection l'a surpris caché, pour s'amuser ils l'attrapèrent, le déshabillèrent et lui badigeonnèrent le sexe et les testicules avec du désinfectant pur, il fut gravement brûlé et mit plusieurs jours à s'en remettre. Il y avait aussi Jean Paris de Châlon-sur-Saône, un employé des chemins de fer, il avait attrapé le typhus, avant de disparaître il m'avait donné son adresse pour que je puisse donner des nouvelles à sa femme si je m'en sortais. Je ne sais pas ce qu'il est devenu, les SS l'ont probablement emmené au Struthof.

Il y a eu aussi ce compagnon originaire de Thionville, je ne me souviens plus avec certitude de son prénom Jean ou Jacques Dupront, qui parlait parfaitement allemand. Il me conseilla d'apprendre à lire et dire l'heure et à compter jusqu'à cent, ainsi j'arriverais à m'habituer à entendre et à parler progressivement allemand, et ça a marché !!! Sur la fin de ma déportation j'arrivais à me débrouiller correctement.

J'ai aussi souvenir de quelques anecdotes.

Il y a eu l'aménagement du camp des Italiens, il se situait juste à côté du nôtre. Au début de la réalisation de ce nouveau camp nous pensions qu'il servirait à l'internement de femmes, nous étions heureux à l'idée qu'il y aurait bientôt des femmes aussi proches de notre camp. Il n'en a rien été, il n'y a jamais eu de femmes déportées et internées à Urbès.

Un jour une sentinelle du camp de Rappenau avais mis en joue un chevreuil qui passait dans les bois juste au dessus du camp, nous étions heureux à l'idée d'en manger… le soldat l'a loupé…

Courant octobre nous avons participé à l'évacuation du matériel de l'usine souterraine puis le 22 octobre 1944 les SS nous ont chargés dans des wagons à bestiaux en partance pour Neckarelz, là nous étions au camp de Rappenau et nous travaillions dans une saline, c'était le commando 50. Les SS nous utilisaient aussi pour effectuer les remises en état d'un terrain d'atterrissage régulièrement bombardé par l'aviation américaine ; un jour nous étions environ 300 déportés arrivés sur ce terrain, quand des bombardiers larguèrent leur cargaison. J'étais avec un camarade, nous nous sommes jetés dans le cratère d'une bombe en espérant ainsi échapper à ce déluge d'acier. A la fin du raid, je me suis retourné, mon compagnon n'était plus là, soudain la terre à côté de moi a bougé, il s'était retrouvé totalement enseveli. Les bombes larguées explosaient à environ 1 mètre du sol, des 300

hommes présents sur le terrain, nous n'étions plus qu'une trentaine…, nous avons passé le reste de la journée à ramasser des corps mutilés, sectionnés à la hauteur des hanches, sans jambes…

A cette période, j'ai fait la connaissance de deux frères, Sylvain et Firmin Soncade, ils avaient été déportés comme résistants. Un jour le convoi ferroviaire dans lequel nous nous trouvions a été mitraillé par des avions français, les pilotes ne pouvaient pas savoir ce que transportait les wagons, ils ne voyaient que les gardes allemands postés à l'extérieur des wagons, au premier passage les avions neutralisèrent la locomotive, au deuxième passage Sylvain nous cria *'Couchez vous sous le pont !!!'*, il n'a pas eu le temps de se mettre à couvert, une balle le toucha en pleine tête et le tua sur le coup. Entre compagnons nous parlions beaucoup de nos vies civiles d'hommes libres, de nos familles, de nos femmes, nous nous passions des consignes dans le cas où il nous arriverait quelque chose ; heureusement peu de temps avant sa mort Sylvain m'avait dit où il habitait en France et m'avait demandé d'avertir sa femme s'il n'en revenait pas. Il m'avait confié son alliance qu'il avait réussi à conserver en se la cachant dans l'anus, j'ai réussi à récupérer sa cuillère en bois et sa timbale. De retour en France en juin 1945, muni de ces trois objets, je suis allé rencontrer sa femme et ses deux enfants âgés de 8 et 10 ans, chez eux dans les Pyrénées, afin de leur parler de son mari, de leur père et de remettre ses modestes affaires…, j'ai raconté quelques souvenirs..., j'avais dit que j'irais, j'ai tenu ma promesse…

Début mai 1945, les combats se rapprochaient de notre camp. Le 2 mai 1945, avant d'abandonner leurs positions, les SS nous enfermèrent dans une grange, à l'aide de lance-flammes ils mirent le feu au bâtiment et partirent sans attendre ; heureusement pour nous, il avait neigé abondamment, sous les flammes la neige s'est mise à fondre et éteignit le feu, nous avons été sauvés par la neige !!! Les SS n'étant plus là, nous sommes sortis de la grange et nous avons rejoint le bord de la route. Muni d'un drapeau blanc confectionné à l'aide d'une chemise, un de nos compagnons s'est porté au devant des troupes de libération, une rafale de mitrailleuse partie d'une maison située non loin le tua sur le coup. Dans l'instant qui suivit, les soldats américains de la Première Armée attaquèrent la maison à feu nourri et la neutralisèrent rapidement pour notre plus grand plaisir, nous venions d'être libérés par la 1ère Armée Américaine.

Dans un premier temps en compagnie de 5 camarades français, nous sommes allés dans une étable tirer et boire le lait des vaches de la ferme la plus proche, ce qui nous a tous rendus malades, puis nous sommes partis à pied par la route. Plus tard sur le bas côté de la route nous avons vu une voiture, c'était une Renault Juva 4, deux Polonais n'arrivaient pas à la dégager du fossé pour la remettre sur la chaussée, nous les avons aidés, puis nous sommes montés à 8 dans la voiture, notre compagnon Maurice Moltini au volant. A l'aide de cette voiture nous avons pu regagner la France sans difficulté, nous trouvions suffisamment d'essence dans des jerricans de 20L laissés sur les bas-côtés par l'armée américaine. Les soldats faisaient le plein de leurs véhicules et se délestaient des bidons vides dans lesquels nous trouvions encore 1 à 4 litres de carburant, c'est ainsi que nous avons réussi à passer le Rhin et regagner Sarrebourg où nous avons été pris en charge par l'armée.

Arrivé à Sarrebourg il nous a été distribué des papiers, du tabac, du ravitaillement et des vêtements, nous avons pu quitter nos tenues rayées. Un militaire présent au centre de rapatriement apprit qu'un rescapé originaire de la région de Montpellier venait d'arriver, il demanda à l'assemblée *'Qui est de Montpellier ?'* j'ai répondu *'Moi ! Je suis de Mireval !'* Il s'approcha de moi et nous avons parlé de notre pays ; je lui ai dit que j'étais marié avec

Yvette Odes, ma femme était sa cousine germaine… Nous ne nous connaissions pas, quand j'avais fait connaissance d'Yvette et pour notre mariage, il n'était plus chez nous car il s'était engagé dans l'armée française et avait rejoint la France Libre, loin de chez nous je venais de rencontrer René Leleuze. N'ayant pas de nouvelles de ma famille, il a téléphoné au Bureau de Poste de Mireval pour annoncer mon retour proche à ma famille. J'ai pris le train de 18h00 pour Paris où je devais me rendre au Lutétia, le 08 mai 1945 j'étais à Paris.

Depuis Paris je ne pouvais pas rejoindre Montpellier par la vallée du Rhône, je venais d'apprendre que tous les ponts avaient été coupés. Il m'a été conseillé de regagner le Sud-est en passant par Tours et le Massif Central, le voyage dura 48h00. Le train s'arrêtait partout, dans toutes les gares, la population était heureuse, les gens nous apportaient à boire et manger. Quand je suis arrivé à Mireval tout le village m'a accompagné à la maison, ils n'en revenaient pas que je sois en vie. A l'annonce de mon retour depuis Sarrebourg, le facteur était venu donner la nouvelle à ma femme qui n'osait y croire, là elle était rassurée.

Je crois que durant cette période de STO et de déportation je me suis toujours dit *'Je reverrai Mireval'* et j'ai revu Mireval !... Maintenant, tous ont disparu…, tout mes compagnons sont décédés…, je suis le dernier du petit groupe de 6 copains… »

Monsieur Louis Michon à son domicile le 09 mars 2008

Mireval, le 09 mars 2008, retranscription de l'écoute de Monsieur Louis Michon, enregistrement effectué à son domicile

En juin 1945 de retour à Mireval, Monsieur Louis Michon a écrit à Monsieur Robert Wolfensperger, ce dernier lui fit parvenir le nom et l'adresse de Monsieur Léon Wassner afin de prendre contact avec cet homme qui durant leur déportation au camp d'Urbès arrivait à faire parvenir du pain aux déportés ; voici la retranscription des lettres envoyées à Monsieur Louis Michon par Monsieur Robert Wolfensperger et par Monsieur Léon Wassner.

1ère lettre_____1ère lettre

Souvenir *Mulhouse le 10 juillet 1945*

(un petit ruban tricolore est inséré dans le papier de la lettre)

le quatorze juillet 1944 à Urbès

Mon cher Louis et toute la famille

Il y a déjà un bon moment que j'ai eu ta gentille lettre, elle m'a fait du plaisir, quand j'ai lu que tu es en bonne santé et que tu commences à rattraper ce que tu as perdu pendant le temps que tu étais chez nous. Je te souhaite une bonne santé ainsi qu'à ta femme et ton fils. Comme je sais tu passeras en congé ça te fait du bien pour vous tous. Chez moi tout va bien on a du travail partout. Dans l'environ de Mulhouse presque tous les ponts sont sautés par les fumiers boches. En ce qui concerne Mulhouse ça allait au moment de la libération on a du dégât aussi mais ça va, une seule chose c'est que les boches sont crevés, c'est déjà quelque chose. Peut-être si la lettre vient arriver tu seras de retour et j'espère tu as bien passé le congé. J'ai rencontré la famille d'Urbès. Je vais essayer encore une fois d'envoyer une carte à Joseph. En ce moment il y a le quatorze juillet qui vient, il y a une grande fête à Mulhouse c'est le premier depuis 1939. Pour le moment c'est tout, donne bien le bonjour à ta femme, le fils et toute la famille.

Les meilleures salutations et une bonne poignée de main de ma femme et moi.

Robert

Et maintenant l'adresse de la famille

Famille Léon Wassner Scierie Storkensohn 10 près Urbès Wesserling

Alors encore une fois un bonjour à toute la famille et parents.

2ème lettre_____2ème lettre

Scierie Hydraulique et à Vapeur
commerce de bois Xavier Wassner
Successeur Léon Wassner
Storckensohn

Storckensohn - Wesserling, le 24 juillet 1945

Monsieur Michon Louis
à Mireval (Hérault)

Cher Monsieur,

Vous ne pouvez vous figurer notre joie en recevant votre lettre si aimable du 20 et votre lettre est le premier signe de vie que nous recevons, et pourtant nous avons ravitaillé journellement 50 à 60 de ces pauvres bagnards, mais c'est compréhensible, car nous avions défendu aux porteurs, d'indiquer notre adresse, pour que cela ne se raconte pas au camp et ne parvienne pas aux oreilles de la Gestapo. Ma femme avait mis sur pied toute une organisation, jusqu'à Thann toutes nos connaissances nous donnaient des cartes d'alimentation et des aliments en nature, car nous n'avions nous-mêmes pas trop pour vivre et sans cartes on ne recevait pas beaucoup, pour vous donner une idée je ne vous dirai seulement que mon fils cherchait chaque semaine 50 kg de pain pour votre camp. Ensuite il fallait grouper les porteurs. Avec Robi Wolfensperger en tête il y avait d'autres travailleurs alsaciens et italiens, ensuite les chauffeurs belges et en dernier lieu même des postes allemands, qui venaient prendre chez nous les paquets pour les emmener au camp et les partager. Robi nous racontait votre joie du 14 juillet 1944 et nous partagions avec vous de tout notre cœur. Vous nous feriez grand plaisir, si vous veniez un jour en Alsace pour que nous fassions connaissance et que vous pourriez de nouveau voir les lieux de votre souffrance. Lors de votre départ nous étions bien peinés. Ensuite vers la fin de la guerre le même sort de bagnard m'a atteint. Dans la nuit du 18 au 19 novembre 1944 la Gestapo est venue m'arrêter avec d'autres amis de la Résistance. Après avoir été passé à tabac -et bien brutalement- on nous a conduits au camp de Gaggenau en Bade où les vaillants soldats de la 1ère Armée Française nous ont libérés le 11 avril 1945. Pendant ces 5 mois derrière les fils de fer barbelés j'ai souffert horriblement, moralement et physiquement, surtout vu mon âge -58 ans-. En rentrant je ne pesais plus que 55 kg. Mais je me remets bien des souffrances endurées et aujourd'hui j'ai de nouveau 75 kg, heureusement tout s'est bien passé et il ne faut rien regretter, c'était pour la France. Et si c'était à recommencer, et bien on recommencerait tout simplement et 'Vive la France !'

Espérant que vous ainsi que votre chère famille se portent bien et que vous tous êtes en bonne santé et au plaisir de vous revoir un jour chez nous, veuillez croire chers amis, à nos sentiments les plus distingués.

Wassner

P.S. Nous avons été libérés ici par l'admirable armée Française le 1er décembre 1944, donc 11 jours après mon arrestation, quelle déveine ! La vallée n'a pas trop souffert de faits de guerre. J'ose espérer que votre contrée n'ait pas non plus eu à souffrir par suite de la bataille et des bombardements ?

** Monsieur Alfred Roess **

En avril 2009 est parue une première version de cet ouvrage. Monsieur Alfred Roess prit connaissance de la sortie de ce document et via un ami, il contacta Monsieur Claude Ehlinger maire d'Urbès. Monsieur Roess ayant travaillé comme ouvrier d'entretien des machines-outils de l'usine souterraine dans le tunnel de mai à octobre 1944, je décidai de rentrer en relation et de continuer mon travail de collecte. A ma demande, le 30 septembre 2009 Monsieur Claude Ehlinger autorisa une visite privée du tunnel.

Ce nouveau récit nous permet de prendre connaissance de l'histoire sous un autre angle. En effet nous avons pu écouter un ouvrier travaillant sur l'installation de l'usine -*Monsieur Kotz*-, découvrir la vie d'un déporté travaillant dans la forge -*Monsieur Michon*-, rencontrer une ouvrière alsacienne affectée dans le tunnel par punition -*Madame Gié*- et grâce à un autre déporté affecté dans le tunnel -*Monsieur Gillen*- nous avons des récits de sa déportation à l'intérieur du tunnel.

A travers ces témoignages nous découvrons les cloisonnements mis en place par les SS. Les déportés étaient les premiers à entrer dans le tunnel et se situaient dans le fond de l'usine, les ouvriers spécialisés étaient installés plus en avant et enfin les ouvrières près du bunker d'entrée. Déportés, ouvriers spécialisés et ouvriers (allemands ou alsaciens) affectés par punition, tous avaient interdiction de rentrer en relation avec les autres équipes et risquaient leur vie en ne respectant pas les règles et lois instaurées par les SS.

Les régimes de vie et de survie étaient différents :

- Les déportés travaillaient de 12 à 36h sans interruption étaient sous-alimentés et parqués dans le camp de concentration où les SS avaient droit de vie et de mort sur eux.

- Les ouvriers affectés par punition étaient hébergés à l'extérieur du camp dans des conditions de vie précaires, logés à 6 ou 8 par chambrée dans des bâtiments réquisitionnés. Chaque matin ils étaient amenés au tunnel dans des camions bâchés sous bonne garde et pénétraient dans l'usine après les déportés.

- Les ouvriers spécialisés effectuaient des journées de 8 à 12h de travail avec une pause le midi, ils mangeaient dans un baraquement à l'écart du camp principal. Ils étaient hébergés chez des habitants de la vallée, qui les nourrissaient le soir. Suivant la distance qu'ils avaient à parcourir pour embaucher, ils se rendaient à l'usine par leurs propres moyens de locomotion ou bien utilisaient une navette mise à leur disposition.

Retranscription des écoutes de Monsieur Alfred Roess les 07 juillet, 03 août, 10 août et 30 septembre 2009.

Voici ce douzième récit de vie :

La famille Roess en 1930
Alfred Roess en bas à droite

« Notre père Jacques était né en 1891, notre mère Babette en 1894, ils se sont mariés en 1920 et ils eurent 3 garçons.

- Notre frère aîné est décédé à l'âge de 11 ans.
- Mon second frère Armand était né le 1er août 1921.
Durant l'annexion de l'Alsace il se retrouva enrôlé dans les « *Reichsarbeitsdienst* », puis il dut partir en Allemagne près de Cologne ; nous ne l'avons plus jamais revu, il a disparu en Russie en juin 1944. Nos parents apprirent son décès par courrier. L'envoi contenait une photo, deux mouchoirs et un texte les informant où il était tombé. Je ne me souviens plus sur quel front il est mort, en Pologne ou en Russie.
- Quant à moi je suis né le 29 octobre 1925. En 1944 j'aurais dû partir à Dantzig, mais mon contremaître à Colmar* m'a dit *« Non ! Tu restes, nous avons besoin de toi, soit tu pars pour notre usine d'Urbès, soit tu portes l'uniforme si tu ne vœux pas aller à Urbès »*. Comme toute la maîtrise de notre usine, ce contremaître était allemand -c'était un homme juste-, par contre les ouvriers étaient en très grande majorité alsaciens. Le matériel et les machines de l'usine étaient allemands ».

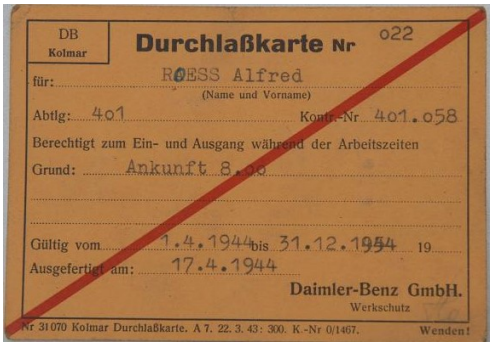
« J'ai débuté ma vie professionnelle en tant qu'apprenti tourneur dès l'âge de 14 ans à Strasbourg. Puis après une période de 2 ans je fus tourneur sur fer chez Daimler-Benz à Colmar ; j'étais le plus jeune ouvrier de l'équipe, j'avais 17 ans, mes collègues en avaient plus de 40. Au mois d'avril 1944 mon employeur m'a envoyé dans l'usine d'Urbès, je ne me souviens pas avec précision de la date. J'ai encore en ma possession l'Ausweis que les SS d'Urbès m'avaient délivré pour accéder à l'usine, c'est le seul document qu'ils m'avaient remis à mon arrivée. Toutes les formalités pour mon affectation dans l'usine souterraine ont été effectuées à Colmar, je n'ai même pas eu besoin de venir avec mes propres outils, je n'ai apporté que ma combinaison noire de travail.

Alfred Roess le 19 mai 1942

Je suis arrivé seul à l'usine, après les ouvriers de Colmar qui étaient déjà sur leur poste de travail. Pour mon premier soir à Urbès les SS m'ont envoyé à Storckensohn, commune située dans la vallée à proximité d'Urbès où je logeai durant 2 nuits, puis au matin de ma 3ème journée ils m'envoyèrent à Kruth chez une vieille femme dont l'une des chambres de la maison avait été réquisitionnée pour mon hébergement. C'était une femme très agréable,

*NDR : M. Roess fait allusion à l'usine Daimler-Benz à Colmar, installée dans une partie des établissements Kiener, réquisitionnée par les nazis dès 1940.

Le 30 septembre 2009, en compagnie de Monsieur Etienne Kotz, Monsieur Roess redécouvre le tunnel 65 ans après en être sortie la dernière fois.



DB Kolmar

Durchlaßkarte Nr 022

für: ROESS Alfred
(Name und Vorname)

Abtlg: 401 Kontr.-Nr. 401.058

Berechtigt zum Ein- und Ausgang während der Arbeitszeiten

Grund: Ankunft 8.00

Gültig vom 1.4.1944 bis 31.12.1954 19

Ausgefertigt am: 17.4.1944

Daimler-Benz GmbH.
Werkschutz

Nr 31070 Kolmar Durchlaßkarte. A 7. 22. 3. 43: 300. K.-Nr 0/1467. Wenden!

L'ausweis de Alfred Roess établit le 1/04/1944 à Urbès

avec qui je parlais de mon travail sans entrer dans les détails, je ne devais pas prendre le risque de lui raconter ce que je voyais, ni raconter ce qui était fabriqué dans l'usine souterraine. Le matin avant de partir et le soir à mon retour je mangeais chez elle ; je devais lui donner les cartes de rationnement de pain et de viande que je recevais tous les mois. Au total nous étions 8 ou 9 ouvriers hébergés par les habitants de Kruth. Tous les matins je devais me rendre à l'usine à pied et plus tard à vélo, j'étais allé chercher ma bicyclette à Colmar.

Chaque jour je passais les 3 points de contrôle *« Halte ! Ausweis ! »*. Le premier point avec barrière et gardes, était situé à la sortie d'Urbès devant une petite maison ; le suivant à hauteur du camp ; le dernier à proximité de l'entrée du tunnel. A cet endroit se trouvait près des latrines une cabane de la taille d'un petit poulailler. Le soir les kapos pouvaient y enfermer 8 hommes qu'ils punissaient, la cabane était si petite qu'ils devaient passer la nuit debout sans pouvoir dormir. Au petit matin il n'était pas rare qu'un ou deux d'entre eux soient morts.

Je me souviens parfaitement de ma première découverte du tunnel Il n'était pas encore fortifié, le bunker était en cours de réalisation, deux mitrailleuses postées en hauteur à droite et à gauche en protégeaient l'entrée, je ne me souviens pas s'il y avait des pièces d'artillerie, là étaient postés des gardes SS et leurs chiens. En entrant dans l'usine, à 20m avant le mur en béton de près d'un mètre d'épaisseur, sur la droite se trouvait la pointeuse encadrée par deux SS en armes avec leurs chiens. A chaque vacation les ouvriers spécialisés prenant leur poste de travail pointaient. Sur le côté gauche, environ tous les 100 m nous avions des sanitaires. Les ouvriers ou déportés étaient installés entre ces bâtiments (également du côté gauche). Dans l'usine nous n'avions aucun contact avec les déportés car nous ne travaillions pas dans le même tronçon de tunnel.

Environ 20m après l'entrée, il s'arrête et nous montre où ce situait la pointeuse.

Un jour les SS ont repris deux déportés qui s'étaient évadés, ils les avaient arrêtés à Wesserling. Le lendemain matin ils nous ont réunis et tuèrent les deux hommes à l'entrée du camp d'une balle de révolver tirée à bout portant derrière la tête ; après ils nous ont dit *« Voilà ce qu'il risque de vous arriver si vous aidez des déportés à fuir »*.

Mon poste de travail se situait à environ 100 ou 150m dans le tunnel. Je faisais partie d'une équipe d'entretien des machines-outils de toute l'usine Daimler sur lesquelles travaillaient les ouvriers venant de Colmar, environ 60 à 70 ouvriers spécialisés. Ces ouvriers étaient venus sans leurs machines-outils, ils trouvèrent à Urbès des équipements et du matériel

provenant de Colmar et installés en prévision de leur venue ; à leur arrivée tout devait être en place pour pouvoir travailler de suite. Dans notre équipe d'entretien il y avait 2 fraiseurs, 3 serruriers, 1 contremaître et moi-même tourneur sur fer ; au total nous étions 7, je ne me souviens malheureusement pas des prénoms et noms de chacun, il y avait Zwickert Robert, Abraham, Yeni, Baumann.

Il me semble que l'usine devait produire des moteurs pour des avions Junkers, mais de toute évidence aucune pièce de qualité ne pouvait en sortir, car régulièrement il y avait des coupures d'électricité. Si un ouvrier était en train de réaliser une pièce sur sa machine, la coupure d'électricité rendait la pièce inutilisable et perdue.

Nous attendions que l'on vienne nous solliciter pour réparer les machines. Je me souviens que très souvent nous étions dans le noir sans aucune lumière ; nous attendions là, assis à même le sol, parfois durant 4h dans le noir. Notre travail consistait à changer les pièces cassées qui nous étaient apportées et nous les envoyions à l'usine de Colmar pour réparation ; nous n'avons jamais effectué de réparation directement sur les machines de l'usine souterraine d'Urbès. En tant qu'ouvriers d'entretien nous jouissions d'une relative liberté à l'intérieur de l'usine ; il m'est arrivé à quelques reprises de me rendre au fond du tunnel où se trouvait un barrage retenant les eaux s'infiltrant à travers les roches.

Les ouvriers spécialisés qui travaillaient sur les machines étaient habillés en combinaisons noires, identiques à la mienne, sur laquelle était inscrit leur matricule ; je me souviens encore du mien : 401 522. Dès mon arrivée les SS m'avaient prévenu *« Un seul mot avec les autres hommes et vous vous retrouverez avec eux »*, ils parlaient des déportés.

Nous travaillions durant 8 à 11heures de rang dans le tunnel. Le midi, les ouvriers non déportés dont je faisais partie, sortaient manger dans un baraquement en bois se trouvant dans une clairière de la forêt entourant le tunnel. Pour nous y rendre nous empruntions la galerie d'aération se situant à environ 100m de l'entrée principale ; cette galerie avait été percée par les déportés. Dans ce réfectoire nous nous retrouvions 60 à 70 ouvriers de diverses professions -des tourneurs, des fraiseurs, des perceurs, etc- ; là il ne nous était pas interdit de converser, toutefois nous faisions très attention car nous étions pratiquement tout le temps surveillés.

Un jour, des collègues nous racontèrent que deux déportés avaient été obligés de se pendre eux-mêmes avec un palan, sous la garde de deux SS et de leurs chiens. Les SS obligèrent les déportés à tirer sur la corde du palan. Au réfectoire nous avons tous été horrifiés par ce que nous venions d'entendre, bien que n'ayant pas assisté à cette « auto-pendaison », je ne mettais pas en doute ce que venait de nous raconter nos collègues.

Ce n'étaient pas des déportés, mais des SS qui nous servaient notre nourriture au réfectoire. Les repas étaient toujours les mêmes : des légumes tous cuits dans le même bouillon. Nous en avions une gamelle creuse accompagnée d'un morceau de pain noir. Durant nos déplacements entre le réfectoire et le tunnel, il pouvait nous arriver de dire bonjour à des déportés, d'un simple signe, mais seulement quand l'homme avait bien vérifié qu'il n'y avait aucun risque d'être surpris par un capo ou par un SS.

Contrairement à l'usine de Colmar où nous travaillions avec des femmes russes dans les ateliers, dans un premier temps à Urbès il n'y avait que des hommes ; puis en juillet sont arrivées d'Allemagne des ouvrières, peut-être des Allemandes ou bien des Russes, avec leurs contremaîtres. Elles ont été installées dans l'usine à environ 100m de l'entrée du tunnel à proximité des baraquements. Il me semble qu'elles effectuaient des tâches d'assemblage en ferblanterie, des morceaux d'ailes d'avions, de fuselages car elles fabriquaient des rivets. Les matins ces jeunes femmes riaient à notre passage, elles s'adressaient à nous et nous donnaient rendez-vous le soir…, nous nous sortions, mais elles je ne sais pas.

Un jour, sur la fin de notre présence dans le tunnel, les SS nous ont réunis à l'extérieur, à gauche du bunker, et là ils nous montrèrent qu'ils nourrissaient bien les déportés. Des hommes distribuaient de la soupe à une colonne d'hommes tenant leur gamelle. L'un d'entre eux se présenta une seconde fois pour une autre ration, l'un des kapos s'en aperçut, il tua net l'homme d'un seul coup de matraque sur la tête.

Le lundi 6 novembre 1944, nous avons été évacués vers l'Allemagne. La veille au soir, je suis parti à vélo chez mes parents, et le lendemain, respectant le désir de ma mère qui ne voulait pas qu'il m'arrive quoi que ce soit, je me suis rendu à la gare de Colmar pour 8h du matin. Là, avec mes compagnons de l'équipe d'entretien nous avons embarqué dans des wagons de voyageurs pour Leipzig. Le trajet dura 5 jours ; le samedi 11 novembre, nous avons rejoint Kamenz, où dans une usine classique, je devais continuer d'effectuer le même travail. Mais cela était impossible, il n'y avait plus rien ; tous les soirs les alertes nous prévenaient des bombardements. Puis, mi-février 1945, avec mes 6 compagnons ils nous envoyèrent à Schwepnitz dans la région de Dresde, où nous avons vu les bombardements des 13, 14 et 15 février 1945. Durant une alerte nous avons été à nouveau évacués par le train.
Dans les jours qui suivirent, les autorités nous ont remis à chacun un casque et un fusil, nous devions surveiller des barrières, cela durant huit jours. Il y avait un désordre incroyable, nous sommes restés là, mes camarades et moi-même, uniquement sous la surveillance de notre contremaître, sans présence directe de la Wehrmacht. Nous trouvions de la nourriture tant bien que mal auprès de la population. Nous ne parlions que très peu avec les civils, surtout pas de politique. Parfois ils nous demandaient d'où nous venions, et quand nous leur disions que nous étions Alsaciens, ils ne savaient pas où se situait l'Alsace.

Un soir nous avons rassemblé nos affaires et nous sommes partis. Nous avons marché durant 8 jours jusqu'à Erfurt et là, sur la route, des soldats français nous ont capturés *« Halte !! Que faites-vous là ? »*. Ils nous ont embarqués à bord de leur camion et nous ont gardés 8 jours. Nous n'avions aucun papier pour prouver nos identités, *« Ah !! Vous êtes déserteurs ! » « Non, nous sommes Alsaciens »*. Nous avons dû donner nos adresses afin qu'ils puissent appeler nos communes et vérifier nos identités. Deux jours plus tard, après ces vérifications, nous avons été libérés. Ils nous ont remis des uniformes français, à manger et nous avons repris notre chemin jusqu'à Metz, où nous avons attendu encore 8 jours pour regagner Colmar. A Metz nous avons encore une fois changé de tenue, nous avons laissé nos uniformes pour des tenues civiles, puis 2 jours plus tard, je suis arrivé à Colmar, là j'ai dû faire les 21 derniers kilomètres à pied pour arriver chez mes parents.

Messieurs Roess et Robischung
le 30 septembre 2009

** Mesdames Blanche Gebel, Germaine Dubs et Louise Deckel **

Pour cette écoute, Louis Robischung nous a accompagnés le mercredi 18 chez Madame Louise Deckel à Urbès ; elle habite la maison de famille située à proximité de l'église, et nous attend en compagnie de ses deux sœurs Blanche et Germaine, elles vont nous raconter leurs souvenirs.

Neuvième récit, les trois sœurs se souviennent et nous racontent :

« Nous étions sept à la maison, nos parents tenaient une épicerie située en face de l'église d'Urbès. Notre père Aloyse Welker était né en 1891, notre mère Augustine en 1897, notre frère aîné André en 1922, Blanche en 1923, Germaine en 1924, Marie-Louise en 1925 et Louis en 1926.

André, notre frère aîné, a fui l'Alsace en décembre 1941 avant les lois d'incorporation dans l'armée allemande, en passant par le Drumont il se rendit dans le Vaucluse, les SS sont venus chez nos parents demander où il se trouvait. Nous leur avons répondu qu'il était fugueur et que nous ne savions pas où il était, trois ans après son départ les SS continuaient à enquêter. Il quitta la France pour s'engager dans la marine française. Blessé en 1942 suite au sabordage de la marine, il fut recueilli en Afrique du Nord, prisonnier des Américains par qui il fut soigné ; il reprit du service dans la marine française.

Louis, notre plus jeune frère, n'eut pas la possibilité de fuir, il fut incorporé de force dans la Wehrmacht à l'âge de 17 ans et mourut en Estonie ; il avait écrit une dernière lettre à notre mère le 28 août 1944 depuis le front russe, lettre rédigée en allemand, sauf le postscriptum qui lui était rédigé en français et dans lequel il disait à ses parents : *« Je ne vois que du sang et du feu ».*

Notre père travaillait comme conducteur de travaux dans l'entreprise Kraft à Thann jusqu'en 1944 date à laquelle les entreprises devaient libérer un certain nombre de cadres pour aller travailler en Allemagne, notamment à Mannheim. En 1942 le maire de la commune d'Urbès a vivement conseillé à notre père de nous inscrire aux BDM -Bund Deusch Matel-. Nous nous y sommes rendues à une des réunion, leur chef nous a fait toutes lever pour effectuer le salut hitlérien, les trois filles Welker n'ont pas bougé, elle nous a menacées, nous a fait lever et a tenté trois fois de nous faire saluer sans y parvenir.

Blanche, l'aînée, a été incorporée à l'âge de 19 ans dans le RAD. Elle est partie travailler en Bavière auprès de différents paysans. Démobilisée elle a été versée dans le Kriegsdienst à Neumark dans une usine d'armement. Rentrée en avril 1943, elle a travaillé

dans l'usine de textile de Wesserling, puis comme Heeresverwalter dans une clinique située à Saint Damien jusqu'en septembre 1944.

Au fil des années de présence allemande les membres de notre famille partaient les uns après les autres,

Durant le rattachement de l'Alsace à l'Allemagne nous étions très surveillés, la présence des autorités nazies était permanente, tous les postes clefs représentant l'autorité du IIIème Reich étaient occupés soit par des Allemands nazis, soit par des Alsaciens sympathisants du régime nazi. Nous vivions sous une surveillance permanente, nous devions être attentifs et faire attention afin de ne pas nous faire remarquer, de ne pas prendre de risques inutiles qui auraient permis à des personnes *'bien pensantes'* de nous dénoncer, ce qui nous est arrivé. Au premier étage de notre maison, dans une des chambres, nous avions un portrait de De Gaulle accroché au mur. En été nous laissions la fenêtre de cette chambre ouverte sans nous être rendus compte que ce portrait pouvait être vu depuis la route ; un voisin plein *'de bonnes intentions'* alla nous dénoncer aux SS. Je me trouvais seule à la maison, heureusement une tierce personne m'a avertie à temps pour que je puisse retirer le portait interdit. La Gestapo est arrivée à l'épicerie, ils m'ont demandé l'accès à la chambre du premier étage. J'ai demandé pour quelle raison *« Vous avez une photographie de De Gaulle suspendue au mur » « Comment ça une photo de De Gaulle dans la chambre de mon frère ? »* Ils me demandèrent où était mon frère, à cette période de l'année il était dans les champs, la Gestapo monta et ne trouva pas de photo interdite. Après avoir été avertie, j'avais eu le temps de rapidement monter au premier étage, de décrocher le cadre et d'y mettre à la place un portrait de Pétain. Plus de quarante ans après cet évènement anodin qui aurait pu nous être fatal au point de nous envoyer dans le camp de Schirmeck, durant une commémoration, l'homme nous ayant dénoncés à la Gestapo nous a demandé pardon, c'était un de nos voisins.

Des SS étaient cantonnés à Urbès en face de chez nous dans un hôtel.

Très tôt le matin passait chaque jour une vingtaine de déportés en galoches devant notre maison située au centre d'Urbès. Ces hommes partaient travailler au château de Wesserling ; avant leur passage nous nous cachions sous l'escalier d'une maison voisine et nous tentions de faire passer aux déportés quelques morceaux de sucre, de pain, ou autre nourriture que nous avions pu récupérer chez nous. Cette vingtaine de déportés était gardée par deux soldats allemands dont l'un était Alsacien -ancien directeur de la Caisse Sociale de Thann-, ils nous laissaient faire.

Nous nous souvenons aussi du passage d'un soldat allemand en bicyclette avec son chien de garde, il pédalait accompagné d'un déporté courant à ses côtés avec, attachée au cou, une corde au bout de laquelle pendait à quelques centimètres du sol un lourd sac en toile de jute, l'homme maltraité, battu par le cycliste, extrêmement maigre, avançait péniblement courbé par le poids de la lourde charge.

Courant septembre 1944, des convois de camions lourdement chargés de matériel sont passés devant chez nous en direction de Wesserling, c'est le seul moment où nous avons vu partir autant de véhicules de la route menant au tunnel.